

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1931-1932. — N° 42

L'ÉCOLE MÉDICALE D'ALEXANDRIE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 16 décembre 1931

PAR

Louis-Lucien-Félicien MONCOURIER

ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à LIMOGES (Haute-Vienne), le 30 avril 1906.

Examineurs de la Thèse	{	MM. MAURIAC, professeur	Président.
		BONNIN, professeur	Juges.
		PERRENS, agrégé.	
		PIÉCHAUD, agrégé	

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1931



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1931-1932. — N° 42

L'ÉCOLE MÉDICALE D'ALEXANDRIE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 16 décembre 1931

PAR

Louis-Lucien-Félicien MONCOURIER

ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à LIMOGES (Haute-Vienne), le 30 avril 1906.

Examineurs de la Thèse	{	MM. MAURIAC, professeur	Président.
		BONNIN, professeur	Juges.
		PERRENS, agrégé.....	
		PIÉCHAUD, agrégé	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1931

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSEON, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH, RIVIÈRE,
BARTHE, LE DANTEC, DENIGÈS, AUCHÉ.

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL.
id.....	CASSAET.	Médecine expérimentale.....	DUPÉRIÉ.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie..	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales...	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants..	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DELAUNAY.
Anatomie.....	VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène.....	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	SELLIER.
Pharmacie.....	DUPOUY.		

MM. MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). GOLSE (Pharmacie).
LACOSTE (Histologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
id.....	DUFOUR.	id.....	JEANNENEY.
Physiologie.....	FABRE.	id.....	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	id.....	LOUBAT.
Médecine générale.....	CREYX.	Obstétrique.....	PERY.
id.....	AUBERTIN.	id.....	RIVIÈRE.
id.....	DAMADE.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	PIÉCHAUD.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	DELMAS-MARSALET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	VITTE.
Maladies mentales.....	PERRENS.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.	Puériculture.....	FAUGÈRE.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Démonstrations et préparations pharmac.	GOLSE.
Accouchements.....	RIVIÈRE.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.
Ophtalmologie.....	CABANNES.		

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidenté du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A LA MEMOIRE DE MON PERE

Sur sa tombe, je dépose l'hommage attendri de mon amour et de ma reconnaissance infinie.

A MA MERE

C'est avec une profonde émotion que je la remercie des multiples sacrifices qu'elle a faits pour moi, les rendant plus précieux encore par son inépuisable tendresse.

A MA FEMME

A MA GRAND'MERE

AUX MIENS — A MES AMIS

A MES PROFESSEURS DE L'ECOLE PRINCIPALE
DU SERVICE DE SANTE DE LA MARINE

A MES MAITRES DE LA FACULTE
ET DES HOPITAUX DE BORDEAUX

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DARGEIN

*Directeur de l'Ecole principale du Service de santé
de la Marine et des Colonies,
Officier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A MONSIEUR LE MÉDECIN EN CHEF MIRGUET

*Sous-Directeur de l'Ecole principale du Service de santé
de la Marine et des Colonies,
Officier de la Légion d'honneur,
Officier d'Académie.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ CREYX

*Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

Il nous a inspiré le sujet de cette thèse et a mis à notre disposition, pour le mener à bien, ses trésors d'érudition et de bienveillante attention. Nous sommes heureux de lui témoigner ici notre inaltérable gratitude.

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR P. MAURIAC

*Professeur de Clinique médicale à la Faculté de médecine de Bordeaux,
Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

Qui a bien voulu nous faire le grand honneur de présider notre thèse. Nous le prions d'accepter l'attestation respectueuse de notre profonde reconnaissance.

AVANT-PROPOS

Nous avons été guidé, au cours de ce travail, par deux idées directrices : déterminer en premier lieu l'importante place qu'occupent, dans l'histoire de la médecine, les auteurs alexandrins; indiquer en second lieu que la capitale des Ptolémées représentait un centre d'études, un foyer d'émulation scientifique, et même, par la suite, une cité qui consacre le talent. Cette dernière idée nous est venue en comparant l'Ecole médicale à l'Ecole littéraire et à l'Ecole philosophique, qui, seule, a possédé l'unité doctrinale nécessaire pour mériter le nom d' « école ».

Nous nous sommes efforcé de montrer, pour justifier notre conception, qu'il n'y eut, pendant plusieurs siècles, qu'une succession d'individualités plus ou moins brillantes. Seuls les deux premiers Alexandrins, Hérophile et Erasistrate, avaient, par leur méthode de travail et l'ensemble de leurs ouvrages, donné matière à un enseignement véritablement original.

« De l'Histoire de la Médecine, on peut extraire un grand nombre de faits, de circonstances et d'anecdotes que les médecins ne peuvent ignorer sans s'exposer au reproche d'avoir négligé une des parties essentielles de leur art. »

(ELOY, Dict. hist. des sc. méd., art. : Boerhave.)

L'ÉCOLE MÉDICALE D'ALEXANDRIE

INTRODUCTION

A peine avions-nous écrit le titre de cet exposé que nous éprouvions un scrupule : était-ce véritablement celui qui convenait ? Nous pensons, en effet, que ce terme consacré par l'usage, n'a pas exactement la signification qui s'attache au mot « école » : enseignement suivant la méthode et les principes reçus d'un maître. Nous voudrions pouvoir le justifier en lui faisant désigner une discipline nettement marquée, une unité doctrinale, ce qui est bien loin, le développement ultérieur nous le montrera, d'avoir été le fait de la science médicale alexandrine. Certes, nous pourrions constater qu'il y a eu une ébauche d'enseignement, ou mieux une impulsion nouvelle donnée à la médecine vers un but déterminé. Si les deux praticiens les plus marquants de l'époque, Hérophile et Erasistrate — et par là même ils auraient mérité le titre de fondateurs d'une école — avaient eu des disciples qui accordent à l'anatomie toute l'importance qu'eux-mêmes lui attribuaient et la fassent progresser comme eux l'avaient fait par leurs découvertes, alors seulement pourrions-nous parler d'une école médicale. Après leur mort, cette science ne fut malheureusement plus cultivée, non plus que la physiologie, et ainsi disparurent les éléments originaux d'une école embryonnaire. On ne saurait donc comparer le développement

de la médecine à celui de la philosophie. Il y a véritablement eu une école philosophique d'Alexandrie mieux délimitée que la médicale et dans le temps et dans ses principes. Nous savons qu'elle est née avec Ammonius Saccas, qui donnait ses leçons en 193 après Jésus-Christ, et qu'elle s'est éteinte au ^{vi}^e siècle, à la clôture des dernières écoles païennes, par le décret de 529, sous le consulat de Décius et le règne de Justinien (1). Les membres les plus célèbres de l'Ecole philosophique, Plotin, Porphyre et Jamblique, ont possédé l'unité de doctrine nécessaire et leurs élèves ne se sont point écartés de la voie qui leur avait été tracée. Mais cette unité philosophique est surtout commandée par l'essentielle unité du principe même contre lequel luttèrent les néoplatoniciens polythéistes d'Alexandrie. Si nous, modernes, considérons le christianisme comme un envahisseur bienfaisant, c'était malgré tout un envahisseur, et Franck a bien trouvé le qualificatif qui s'applique à l'école, lorsqu'il dit qu'en 312, au moment du décret de Milan, elle représente le paganisme (2). Ses plus brillants représentants organisèrent leurs forces et essayèrent, par une stricte discipline doctrinale, de tenir tête le mieux possible à la religion nouvelle. Il nous semble, en effet, que, sans cette obligation, la philosophie aurait partagé le sort de la médecine et avili les doctrines d'Aristote et de Platon par l'abus de l'analyse, de l'abstraction et du sophisme. Le système nouveau, le néoplatonisme, est caractérisé par l'union de l'éclectisme — mélange intime des vues de Platon et d'Aristote — qui le relie aux philosophies précédentes et du mysticisme qui l'en sépare et le constitue véritablement. Il identifie l'être avec l'individu; l'universel n'est admis qu'en tant que forme générale de la science; l'intelligible et le sensible ne sont point séparés. « Jamais, nous dit Vacherot (3), elle (la philosophie alexandrine) ne conçoit l'universel comme

(1) Barthélémy Saint-Hilaire, *Hist. de l'Ec. d'Alex.*, p. 1.

(2) Article « Ecole d'Alexandrie » du *Dictionnaire des sciences philosophiques* d'Adolphe Franck.

(3) Vacherot, *Hist. crit. de l'Ec. d'Alex.*, t. III, p. 487.

un principe substantiel de l'être, ni même comme une condition nécessaire de la réalité. Le philosophe prend la réalité telle que la lui révèle *l'expérience*, l'étudie, l'analyse, la définit, la classe, la rattache à sa cause motrice, à sa fin, suivant toujours, le *fil de l'expérience à la main*, le mouvement ascendant de la Nature et s'arrêtant à une dernière cause finale, individuelle elle-même et séparée du monde, principe de direction et de perfection, mais non d'existence ni d'essence pour les êtres de l'univers. » La seule définition de ce système ne dévoile-t-elle pas clairement son but *pragmatique* : s'opposer à la doctrine chrétienne qui ramène toute chose à l'Etre suprême ? Il nous suffit d'ailleurs de considérer l'époque à laquelle prit naissance cette philosophie, plus de cinq siècles après la fondation d'Alexandrie, moins florissante certainement que sous le règne des premiers Ptolémées. Elle mourut enfin quand ses derniers représentants eurent embrassé le christianisme, devenu religion impériale. La nette délimitation de la doctrine fait qu'on peut en suivre très loin la survivance et l'arrêter à Philopon et Simplicius qui vécurent au ^{vi}^e siècle. La tâche est beaucoup plus difficile en ce qui concerne médecine et littérature. S'il est nettement établi que leur début coïncide avec la fondation du Musée, nous concevons quelle limite artificielle constitue la prise de la ville par les Arabes en 640, non tant qu'ils furent les héritiers de la science alexandrine que parce que ses meilleurs rejetons fleurissaient dans les îles ou en Orient. C'est la réunion de brillantes individualités, littéraires comme Théocrite, médicales comme Hérophile et Erasistrate, scientifiques pures comme Euclide, dans une ville où les commodités de recherches et de travail avaient été mises à la disposition des meilleurs dans chaque branche du savoir, qui a fait employer les défectueuses expressions : école littéraire, école médicale, école scientifique. Véritablement Alexandrie, ville lumière d'une période de transition, a été avant tout un important *centre d'études*, mais peu de systèmes originaux solides y ont vu le jour. Il ne faut pas seulement incriminer des institu-

tions qui péchaient pour vouloir être trop parfaites, mais aussi et surtout cette tournure d'esprit gréco-égyptienne que Couat dénomme fort justement « alexandrinisme » (4). Elle se caractérise par l'abus maladif de l'analyse, du signolage et de la sophistique. Il n'en est pas moins vrai que nous devons grandement admirer les travaux individuels — nous devons insister malheureusement sur ce mot — qui nous ont valu, dans des domaines différents, des idylles adorables d'une part, de l'autre des découvertes anatomiques, des théories physiologiques, qui s'appuyaient vraiment sur l'observation raisonnée des faits.

(4) A. Couat, *La poésie alexandrine*, p. 517.

LA VILLE D'ALEXANDRIE. — LES INSTITUTIONS

MAGNIFICENCE D'ALEXANDRIE. — Au III^e siècle avant Jésus-Christ, on ne sait exactement ce qu'était la ville qui, plus tard, excita l'admiration de tous ses visiteurs. Peu de cités antiques ont, en effet, été célébrées avec autant d'emphase que la capitale des Lagides. Alexandre le Grand l'avait fondée la première année de la 113^e olympiade, c'est-à-dire en 332 avant notre ère. Position exceptionnelle que celle d'une cité touchant d'un côté à la mer, de l'autre au lac Maréotis, qui, par le Nil, communiquait avec l'Egypte tout entière. Elle se trouvait, d'autre part, à égale distance de la Grèce, de la Syrie et de l'Asie Mineure. Ce serait la station désignée pour être le centre du commerce de l'empire futur et, comme le fait remarquer fort judicieusement M. A. Couat ⁽¹⁾ : « Ville nouvelle, n'appartenant à aucune race et à aucun pays, elle n'exciterait pas la jalousie des cités rivales, et des colons, venus des points les plus divers, se rencontreraient pour s'y mêler et s'y confondre. Elle serait à la fois le centre de trois continents et la patrie de tous les peuples. » Les événements devaient démontrer la justesse de vue du grand conquérant, car si Alexandrie ne joua pas le rôle de ville capitale d'un vaste empire, elle succéda à Athènes dans l'hégémonie du monde antique et fut l'initiatrice de Rome comme cité mère des sciences, des lettres et des arts. Ce devint un lieu commun de célébrer sa grandeur et sa magnificence.

Le sol d'Alexandrie a été maintes fois bouleversé par les émeutes, les révolutions, les invasions. La mer elle-même ne

(1) A. Couat, *La poésie alexandrine*, p. 3.

l'a pas épargnée et sa limite méditerranéenne actuelle n'est plus celle de la ville antique. La ville moderne repose en grande partie, sur des terrains d'alluvions qui ont comblé le Grand Port et le port d'Eunoste. « Etiam periere ruinae » et avant les fouilles pratiquées au milieu du siècle dernier, on n'avait pu retrouver les traces ni du mur d'enceinte, ni celles des rues et des principaux monuments, cela malgré les nombreux renseignements fournis par Strabon. L'exactitude des affirmations du grand géographe a été prouvée par ces fouilles, nous nous en inspirerons dans la description qui va suivre.

Le Phare, considéré comme une des Merveilles du monde antique, s'élevait à plus de 100 mètres du sol. Il était constitué par une base de 72 mètres, supportant un étage octogone de 39 mètres de haut. Construit par Sostrate, il avait coûté 800 talents d'or⁽²⁾. D'après l'historien Makrizi⁽³⁾, il était situé à l'extrémité est de l'île de Pharos : L'Heptastade, ou chaussée des sept stades⁽⁴⁾, unissait l'île à la ville dont l'enceinte totale dépassait 15 kilomètres. La tradition prêtait à la capitale la forme d'une chlamyde macédonienne.

Près de l'Heptastade, en dehors du môle et de la ville, s'étendait une grande place qui séparait les Néories — (νεώρια) nom donné aux établissements de la marine : arsenaux, chantiers et magasins — des deux ports.

Pour un voyageur entrant dans le port, le théâtre était situé, d'après Strabon, au-dessus de l'île d'Antirhode et en arrière du rivage. Cet auteur cite également le promontoire d'Acrolochias, surmonté de palais, auxquels succédaient, à une grande distance vers l'intérieur, les autres demeures royales⁽⁵⁾.

Dans le faubourg de Nicopolis se trouvaient l'amphithéâtre et le stade, mais nous ferons remarquer que la construc-

(2) Le talent équivaut à 3.000 francs de notre monnaie d'avant-guerre.

(3) Cité par A. Couat, *La poésie alexandrine*, p. 3.

(4) Un kilomètre et demi.

(5) Strabon, lib. XVII, p. 793, 797, 806.

tion de ce dernier est bien postérieure à l'époque qui nous occupe, puisqu'elle date d'Auguste⁽⁶⁾.

Sur le Bruchion ou quartier des palais domine le Musée (nous y reviendrons), le Sêma et le théâtre. Enfin, sur la partie orientale de l'ancienne Rhakotis, se dressent le Sérapéum et les autres édifices sacrés.

La ville est traversée par de larges avenues qui se coupent à angle droit. L'une va du nord au sud, du port de Maréotis vers le Posidium, de la Porte du Soleil à celle de la Lune. Une autre réunit la porte Canopique, à l'est, à celle de Nécropolis, à l'ouest de la ville. Ces voies sont larges d'un plèthre⁽⁷⁾ et forment, à leur point d'intersection, « une place dont la grandeur, relevée par la magnificence des édifices, semble partager la ville en deux »⁽⁸⁾. Les autres rues courent parallèlement à celles que nous venons de citer.

Cette seconde ville du monde (ce sont des Romains qui écrivent), cette ville des villes, magnifique par ses établissements de marine et de commerce, ses palais et ses temples, attirait ceux qui cherchaient la fortune ou le plaisir. Telle on la retrouvera beaucoup plus tard, au III^e siècle de notre ère, alors qu'elle n'a cependant été épargnée ni par le fer ni par le feu. Elle produit sur l'étranger une impression grandiose, inoubliable, qu'expriment bien les vers admiratifs, un peu hyperboliques même, d'Achille Tatius⁽⁹⁾ : « En pénétrant dans la ville, du côté de la mer, par la porte du Soleil, je (Clitophon) fus ébloui par la splendeur du spectacle qui se déroula devant mes yeux. Placé à la bifurcation des deux grandes rues perpendiculaires qui traversent la ville de part en part, de quelque côté que je pusse me tourner, je voyais d'interminables alignements de colonnes. L'étendue de l'enceinte, le nombre et la grandeur des monuments, le fourmillement de

(6) Josèphe, *Bell. Jud.*, IV, c. xi. — Dion Cassius, LI, c. xviii. — Strabon, lib. XVII, l. c.

(7) 30 mètres.

(8) Matter, *Hist. de l'Ec. d'Alex.*, t. I, c. i, p. 51.

(9) Leucippé et Clitophon, v. 1, 2, etc.

la population — on eût dit la ville entière en voyage — m'étonnèrent au point que je ne pus contenir mon enthousiasme et que je m'écriai : « Nous sommes vaincus mes yeux ! » On fêtait ce jour-là le dieu Sérapis, à l'approche de la nuit la ville tout entière s'illumina. « Il n'y avait de nuit nulle part, mais un nouveau soleil se levait, répandu en mille rayons. Je vis alors une ville dont la beauté rivalisait avec celle du ciel. »

LES ROIS. — Le roi Ptolémée (il fut par la suite surnommé Soter) avait environ 40 ans lorsqu'il obtint de son beau-frère l'Egypte dans le partage des satrapies de l'Empire. Habile politique, il voulut se constituer un royaume capable de durer, d'éclipser même la gloire de l'ancienne Grèce. Point n'est besoin d'ailleurs de prêter de subtiles vues politiques à un souverain certainement capable de les former, mais les circonstances mêmes le poussaient. La Grèce était encore puissante, auréolée surtout de son prestige scientifique et philosophique sinon par l'éclat de ses armes. Athènes était la cité mère des institutions les plus solides et pouvait fournir un excellent modèle pour la capitale appelée à la faire disparaître. La tâche aurait peut-être été plus aisée s'il s'était agi de créer de toutes pièces, hommes et lieux, une cité entièrement nouvelle, car, dans un sol fertile, il aurait suffi de transplanter des greffons vigoureux du génie grec. Au lieu de cela, on se heurterait à l'antique civilisation égyptienne avec ses lois millénaires et ses institutions sacrées. Les Grecs ne seraient pas seuls attirés, les armées macédoniennes avaient déjà apporté un contingent appréciable de races différentes. Il fallait donc trouver un compromis entre ces éléments si divers. Le roi comprit tout d'abord le secours merveilleux que lui offrait la religion. De communes croyances tisseraient de solides liens entre les peuples, aussi Grecs et Egyptiens devaient retrouver leurs divinités autochtones à Alexandrie. On éleva donc des temples à Isis et à Sérapis en même temps qu'aux dieux de l'Olympe. Ptolémée s'efforça enfin d'attirer dans sa capitale les hommes les plus savants de l'époque. Il y allait

de la suprématie de son royaume, car tous les souverains favorisaient les sciences et établissaient des bibliothèques⁽¹⁰⁾. Sous peine de déchoir, les rois d'Égypte devaient faire construire le plus beau musée, la plus vaste bibliothèque.

LA BIBLIOTHÈQUE. — Les auteurs ne sont pas d'accord sur la personne du fondateur. Les uns pensent que Ptolémée Philadelphie (par antiphrase, car il avait fait assassiner ses deux frères) eut l'honneur de cette création, les autres — et ce sont les plus nombreux — estiment qu'il ne fit que continuer une œuvre entreprise dès 290 ou 285 avant Jésus-Christ par son prédécesseur.

Un certain Démétrius de Phalère, écrivain infatigable sinon original, était venu demander asile au roi en 290. Ce fut lui qui l'aïda à réunir le premier noyau d'une bibliothèque dont la richesse devait devenir proverbiale. Il faut cependant reconnaître que son but était primitivement de conserver de préférence les livres écrits sur l'art de gouverner. « Les livres, disait Démétrius, ont plus de courage que les courtisans pour dire aux rois la vérité »⁽¹¹⁾. Mais cette bibliothèque, de destination nettement politique, s'augmenta par la suite de presque tous les ouvrages parus à l'époque dans les différentes branches du savoir. Elle contenait déjà 200.000 volumes à la fin du règne de Ptolémée Soter. Elle s'enrichit plus tard par l'acquisition de l'importante bibliothèque d'Aristote que Philadelphie acheta à Nélée, héritier de Théophraste⁽¹²⁾, et par des achats à Rhodes et à Athènes. Soucieux d'augmenter le nombre des volumes à n'importe quel prix, le prince n'hésitait pas à donner une fortune pour un rare exemplaire. C'est ainsi qu'il dépensa une somme représentant 75.000 francs de notre monnaie pour celui des *Tragiques*, copié autrefois sous le ministère de Lycurgue⁽¹³⁾. Cet exemple pourrait bien justi-

(10) Les rois de Syrie et de Pergame particulièrement. Cf. Croiset, *Hist de la littérature grecque*, t. V, p. 10 à 23.

(11) Plutarque, *Apophtegmes*, p. 189, d.

(12) Strabon, c. XIII, p. 608.

(13) Galien, in *Hipp. Epidem.*, III, p. 2.

fier l'opinion de Sénèque, qui pensait que pareille réunion d'ouvrages dénonçait l'orgueil des Ptolémées, poussés par l'ostentation plus que par l'amour de la science ⁽¹⁴⁾. Plusieurs historiens déclarent qu'au moment où elle fut brûlée pour la première fois, sous César (47 av. J.-C.), la Bibliothèque comprenait, soit au Musée, soit au Sérapéum, 700.000 volumes (il faut noter que de très nombreux exemplaires étaient en double). Plutarque nous rapporte que, pour réparer en partie le désastre, Marc Antoine donna à Cléopâtre les 200.000 volumes à un seul exemplaire (Ἐἴκοσι μυρίαδες βιβλίων ἀπλῶν) de la ville de Pergame ⁽¹⁵⁾. La Bibliothèque avait donc subi un dommage en partie réparable. Il n'en fut malheureusement pas de même lors de la prise d'Alexandrie par les Arabes. Eloy nous relate ⁽¹⁶⁾, avec la naïveté savoureuse qui lui est propre, comment furent détruits les trésors rassemblés par les Lagides : « Grégoire Abulfarage rapporte qu'Amri ou Amrou, général des Sarrasins, avait voulu conserver la Bibliothèque à la requête de Jean le Grammairien, sectateur d'Aristote; mais Amri en ayant écrit à Omar, calife, celui-ci lui fit réponse : « Que si tous ces livres ne contenaient que les mêmes choses » que l'Alcoran, ils devaient être brûlés comme inutiles, parce » que l'Alcoran suffisait, comme rempli de toutes les vérités » qu'il suffisait de savoir; que s'il contenait des choses » traies, il était encore plus nécessaire de les brûler. » On ne les brûla cependant pas tous à la fois, car on les distribua dans les 4.000 bains de la ville qu'ils chauffèrent pendant six mois, tant était grande leur abondance. « A peine sauva-t-on, ajoute Eloy, quelques volumes de la fureur des flammes et, parmi ceux qui furent soustraits, se trouvèrent heureusement les Ecrits des anciens médecins grecs, que ces barbares ne conservèrent qu'en considération d'eux-mêmes, dans l'espérance

(14) Sénèque, *De tranquill. anim.*, c. ix : « Non fuit diligentia illa, aut cura, sed studiosa luxuria, imo ne studiosa quidem quoniam non in studium, sed in spectaculum convenerunt. »

(15) Plutarque, *Vie d'Antoine*, 58, 3.

(16) Eloy, *Dictionnaire de médecine*, p. 90, article « Bibliothèque d'Alex. ».

d'y trouver des conseils salutaires pour la conservation de la santé et de la vie ».

LE MUSÉE. — Ptolémée Philadelphie en fut le fondateur; dès son avènement, il s'était appliqué, suivant le mot de Callimaque, « à continuer les traditions paternelles » (ὁ δ'εἴσεται ἡθεα πατρός) (17). Le Musée fut installé dans une des dépendances de la demeure royale ou Bruchion. Il fut sans doute établi sur le modèle de celui de Pergame (18). Strabon nous a décrit le monument sans préciser toutefois sa situation exacte. On peut supposer qu'il s'étendait soit sur le Grand Port même, entre le théâtre et la pointe de Lochias, soit immédiatement en arrière d'une ligne d'édifices qui le séparaient de la mer. En dehors d'un bâtiment central, composé d'une « exèdre » ou salle ouverte garnie de sièges, qui servait de salle d'études, et de l'οἶκος, ou salle à manger, il comprenait des dépendances considérables : la bibliothèque; les salles de dissection où Hérophile et Erasistrate accomplirent leurs si profitables travaux; des appareils d'astronomie; des parcs où vivaient des animaux de toute espèce, un jardin d'acclimatation pour les plantes rares, car Ptolémée Philadelphie était curieux des sciences naturelles (19).

Survivance des antiques coutumes égyptiennes, la direction du Musée était confiée à un grand-prêtre (20), dont le rôle semble s'être borné à celui d'un administrateur. Le roi ne pouvait cependant pas se contenter de réunir des savants d'une manière provisoire. Pour conserver les sociétaires du Musée — ils étaient une centaine peut-être — il leur allouait un traitement. Il existait, d'autre part, une caisse particulière constituée sans doute par des dons et les profits de l'enseignement (21). Nous ignorons si les médecins, à l'exemple des philosophes, y prenaient leurs repas en commun.

(17) (Callimaque, *Hymne*, IV, p. 70.

(18) Suidas, t. II, p. 578.

(19) Strabon, XVII, p. 793-95.

(20) Id., *ibid.*

(21) Id., *ibid.*, dit « ἔστι δὲ τῇ συνόδῳ ταύτῃ καὶ χρήματα κοινά. »

La Bibliothèque du Musée devenant trop importante, on dut, en plus de la Bibliothèque mère, créer une Bibliothèque fille dans le Sérapéum. Elle comprenait, en outre des nombreuses salles où l'on déposait les volumes, des ateliers pour la préparation du papyrus et la copie des manuscrits ⁽²²⁾. Elle ne représentait cependant qu'une minime partie du magnifique Sérapéum. Il s'élevait à l'emplacement d'une chapelle d'Isis et de Sérapis, sur une colline située dans l'intérieur du quartier de Rhakotis, au nord-est du canal. « Nos faibles expressions, dit Ammien Marcellin ⁽²³⁾ sont impuissantes à peindre la beauté de cet édifice. Il est tellement orné de grands portiques à colonnes, de statues presque animées et d'une multitude d'autres ouvrages, qu'après le Capitole, qui immortalise la vénérable Rome, l'univers ne contemple rien de plus magnifique (*post Capitolium, quo se venerabilis Roma in aeternum attolit, nihil orbis terrarum ambitiosius cernat*). La Bibliothèque fille fut détruite au iv^e siècle par Théophile ⁽²⁴⁾.

Le Sébastéum enfin devait non seulement rivaliser en splendeur avec le Sérapéum et le Musée, mais encore contenir entre ses portiques des « salles de lecture pour les érudits », fait nouveau dans l'histoire des lettres anciennes.

Nous savons que les savants, à la fois auteurs et professeurs, recevaient leurs disciples dans le Musée. Quelques-uns y passèrent leur vie tout entière en causeries et en recherches en commun, ne recevant dans leur tour d'ivoire que les élèves qui recherchaient leur docte enseignement. Cet isolement total, ce détachement trop complet des choses du dehors, profitables, certes, au point de vue de l'érudition pure, devait conduire à l'abus de la discussion et au triomphe du sophisme. Sur les Alexandrins pèserait encore longtemps l'opprobre qui frappait jadis le zèle des novateurs. Ces magnifiques institutions, admirées, et à juste titre, pour leur nouveauté et

(22) Cité par A. Couat, *l. c.*, p. 19.

(23) Ammien Marcellin, XXII, p. 16.

(24) Saint-Genis, p. 364, cité par M. Matter, *Hist. de l'Ec. d'Alex.*, t. I, p. 63.

les bienfaits qu'elles semblaient devoir intarissablement dispenser, portaient en soi, dès le principe, les germes de leur décadence. Celle-ci était accomplie bien avant que le Bruchion n'ait été détruit, sous l'empereur Aurélien, par la guerre civile, six siècles après sa fondation ⁽²⁵⁾.

(25) Ammien Marcellin, XXII, p. 16.

SITUATION DE L'ART MEDICAL AVANT LES ALEXANDRINS

Avant d'étudier dans le détail les principaux auteurs et médecins qui ont donné à Alexandrie sa réputation, il nous semble nécessaire de situer rapidement l'état de la science qui nous intéresse avant l'apparition d'Hérophile. Nous pourrions ainsi constater que tout un concours de circonstances favorisa l'épanouissement de l'art médical en même temps qu'il dirigea — le mot « imposera » nous semblant trop fort — l'activité de ses principaux représentants vers un but déterminé. Nous aurons en effet à tenir compte des tendances qui avaient gouverné jusqu'alors la science égyptienne, des facilités d'études accordées aux médecins par les rois, de la chance heureuse enfin qui ait voulu qu'au moment précis qui nous occupe deux grands esprits qui auraient pu briller comme philosophes préférèrent s'orienter dans la science d'Hippocrate.

Dans l'ancienne Egypte, jalouse gardienne de la tradition, les médecins étaient prêtres comme les Prophètes, les Hiérogrammates et les astrologues. Ils occupaient une place importante dans la hiérarchie ecclésiastique et habitaient souvent la phalanstère sacerdotale ⁽¹⁾. Héliopolis est le siège de la plus fameuse faculté — le mot est bien moderne pour correspondre exactement à l'institution — de médecine du pays; à Thèbes, on étudie surtout la chirurgie. L'enseignement consiste en lectures et explications verbales. Le médecin, ministre du culte, s'occupera tout autant, dans l'exercice de sa profession, de chasser les mauvais esprits et de purifier les souillures que de prescrire des médicaments. Une ordonnance se compose de deux parties : une formule magique, une médi-

(1) Julien Leclerc, in *Dictionnaire Dechambre*, article « Médecine en Egypte », t. XXXII, p. 326.

cale. Ajoutons cependant que les Egyptiens sont depuis longtemps passés maîtres dans l'art d'embaumer les corps; pour posséder plus complètement leur science, ils s'attachent à traiter des affections déterminées; en un mot, de très nombreux praticiens sont des spécialistes (l'Odyssée s'en moque même au point de dire que chacun des habitants est presque un médecin). Contre toute initiative se dresse un usage ancestral : on ne peut guérir les malades qu'en se conformant exactement aux lois écrites qui résument l'expérience des plus célèbres praticiens, on risque sa vie en y contrevenant⁽²⁾. En tout état de cause, peut-être à cause du climat, peut-être à cause de l'hygiène, moins rudimentaire que chez les autres peuples, Hérodote constatait dans ses écrits que la population égyptienne était la mieux portante qu'il eût jamais vue⁽³⁾. Pouvons-nous conclure, sans témérité, de ce mélange inégal de bon et de mauvais que le pays des Pharaons pouvait s'enorgueillir vis-à-vis de la Grèce de ses connaissances plus poussées en ce qui concerne l'anatomie et de l'organisation mieux définie de son enseignement? Nous estimons qu'il serait tout aussi imprudent de faire intervenir dans le débat le goût des anciens Egyptiens pour la matière médicale, dont témoigne le papyrus Ebers⁽⁴⁾ (3.500 ans avant notre ère). Cet écrit traite cependant de la préparation des médicaments pour toutes les parties du corps.

En Grèce, la médecine est exercée par deux sortes d'individus, des gens instruits et des empiriques. L'art de guérir fut tout d'abord le privilège de certaines familles, telle celle d'Asclépios, roi de Trikkas, dont Homère chantait l'habileté et dont Pindare fit un dieu. Ces « familles corporatives », les Asclépiades, s'attachent surtout à l'étude de l'anatomie. Plus tard elles essaimeront dans les îles.

Au temps de Xénophon on demandera seulement au jeune médecin d'avoir étudié sous un maître, nous voyons par là

(2) Diodore de Sicile, I, p. 82.

(3) Hérodote, II, p. 82-83.

(4) Aujourd'hui à l'Université de Leipzig.

quelle différence il existe avec l'enseignement sacerdotal de l'Égypte. En Grèce, la culture médicale s'acquiert par des lectures, des causeries, des démonstrations pratiques. Cette méthode n'est pas sans produire parfois de savants praticiens, voire des anatomistes, tel Empédocle d'Agrigente, auteur d'un discours médical (*ἱατρικός λόγος*) qui découvrit le labyrinthe de l'oreille et reconnut en lui l'organe essentiel de l'audition ⁽⁵⁾. Il ne faut pas surtout nier le mérite de l'Ecole de Cos; pour sa gloire, il lui suffit d'avoir formé Hippocrate. Un des représentants de celle de Cnide, Euryphon, fit remarquer — cinq siècles avant Galien — que dans les hémorragies le sang peut aussi bien provenir des artères que des veines, et Dioclès de Caryste, cnidien également, mérita par un de ses ouvrages sur l'anatomie le nom d'Hippocrate II ⁽⁶⁾. Cependant, Hippocrate reprochait vivement aux membres de cette école de relever simplement la marche des maladies, sans chercher à en découvrir les causes cachées : « Ceux qui ont composé le livre des sentences cnidiennes ont écrit exactement ce qu'éprouvent les malades dans chacune des affections qu'ils ont observées et quelle issue quelques-unes ont prise; dans cette limite, un homme même qui ne serait pas médecin pourrait donner une description exacte s'il s'informait soigneusement auprès des malades de tout ce qu'ils éprouvent. Mais ce que le médecin doit apprendre sans que le malade le lui dise est omis en grande partie; cependant, ces notions sont diverses suivant le cas et quelques-unes ont de l'importance pour l'interprétation des signes, » ⁽⁷⁾

Les deux praticiens les plus marquants de l'Ecole d'Alexandrie, Hérophile et Erasistrate, allèrent successivement étudier à Cos et à Cnide. Ils surent cependant assimiler si parfaitement les connaissances qu'ils y purent acquérir et les convertir en leur bien propre qu'ils devinrent les représentants les plus originaux de la science médicale alexandrine.

(5) *Hippocrate*, Ed. Littré, t. I, p. 221.

(6) *Matter*, t. II, c. I, p. 22.

(7) *Œuvres d'Hippocrate*, Ed. Littré, t. I, p. 226.

HEROPHILE

Suivant le témoignage de Celse et de Galien, Hérophile et Erasistrate vivaient en Egypte au temps de Ptolémée Soter. Ce monarque était entré en relations avec les médecins et autres notabilités du pays en 309, lors d'un voyage qu'il fit à Cos⁽¹⁾. Né en Chalcédoine, Hérophile fut l'élève, d'une part de Praxagoras, qui vivait à Cos, d'autre part d'un représentant de l'Ecole de Cnide, Chrysippe, médecin qui avait beaucoup voyagé, notamment en Egypte, où il avait apprécié les drogues d'origine végétale⁽²⁾. Cette absence de préjugé, qui fait prendre au jeune homme des leçons aux écoles rivales, montre qu'il a en lui l'aptitude de devenir maître à son tour. Il se confiera avant tout aux données de sa propre expérience. Dès ce moment, il se préoccupera des faits et de l'explication logique de leur cause. Il hait les discussions inutiles et l'argumentation ingénieuse mais futile dont usent les sophistes. Il sait cependant se servir de leurs propres armes, mais, comme nous le montre ce passage que nous empruntons à Eloy⁽³⁾, il le fait pour en mieux montrer la vanité : « Sextus Empiricus rapporte ce fait : Prié de soigner pour une luxation du bras le philosophe Diodore, qui niait le mouvement, Hérophile lui dit : « Ou l'os de votre » bras s'est remué dans le lieu où il était, ou dans le lieu » où il n'était pas. Or, il ne peut s'être remué, suivant vos » principes, dans l'un ni dans l'autre lieu; donc, il ne s'est » point remué. » Le pauvre Diodore vit bien que le médecin

(1) Bouché-Leclerq, *Histoire des Lagides*, t. I, p. 121.

(2) Article de J. Leclerq; in *Dictionnaire Dechambre*, l. c., p. 332.

(3) Eloy, *Dictionnaire*, t. II, p. 812.

se moquait de lui; il le pria instamment de laisser la dialectique et les sophismes et de le traiter selon l'art de la médecine. » Cet esprit, que l'on pourrait presque qualifier du terme moderne de réaliste, convenait parfaitement à l'étude de l'anatomie; aussi bien ce sont les progrès qu'Hérophile lui fit faire qui demeurent ses plus beaux titres de gloire. Galien reconnaissait qu'il l'avait portée au plus haut point de perfection qu'il était alors possible d'atteindre⁽⁴⁾ et Fallope, bien des siècles plus tard, devait lui rendre un éclatant hommage⁽⁵⁾.

Les rois, nous l'avons déjà fait remarquer et Ptolémée Soter en particulier, s'étaient ingéniés à fournir aux savants les plus grandes facilités pour l'étude de leur science. C'est ainsi qu'à la disposition d'Hérophile furent mis de nombreux cadavres humains, alors que ses prédécesseurs avaient dû se contenter d'ouvrir des animaux⁽⁶⁾. Cet usage, qui parut sacrilège à ses contemporains, donna même lieu à une tradition dont il est permis de discuter la véracité. On l'accusa, en effet, d'avoir fait des vivisections sur des condamnés. Tertullien le condamne dans ce passage⁽⁷⁾ : « Hærophilus ille, medicus aut lanius, qui sexcentos exsecuit ut naturam scrutaretur, qui hominem odit ut nosset, ipsa morte mutante quæ vixerant, et morte non simplice, sed ipsa inter artificia exsectionis errante. » (Ce médecin ou ce boucher qui a disséqué six cents personnes pour sonder la nature, lui qui eut de la haine pour l'homme par amour de la science, n'en a peut-être pas mieux connu l'intérieur car la mort apporte un grand changement à ce qui a vécu, même quand, au lieu d'être naturelle, elle a été provoquée par des artifices de dissection.) Si les Pères de l'Eglise faisaient grief à Hérophile de ses méthodes d'études, Galien déclarait qu'elles lui permettaient de connaître véritable-

(4) Galien, *De dissectione matricis*, p. 395.

(5) Il l'appelle l'évangéliste de l'anatomie. *Observ.* p. 395.

(6) Galien, *l. c.*, p. 211.

(7) Tertullien, *De anima*, c. x, p. 757.

ment la nature et non d'avoir à raisonner par analogies⁽⁸⁾. Grâce à lui, écrit-il dès sa préface, l'anatomie fut cultivée avec honneur dans la ville de Ptolémée : « L'anatomie, née d'Aristote et d'Hérophile, encouragée vivement par les rois, fut surtout florissante à Alexandrie. »⁽⁹⁾. Celse écrivait plus tard pour le justifier : « Neque esse crudele, sicuti plerique proponunt, hominum nocentium suppliciis, remedia populis innocentibus saeculorum omnium queri. » (Il n'est pas cruel de rechercher dans le supplice des criminels des remèdes pour les innocents de tous les siècles.)

Attiré, comme beaucoup de ses contemporains, par l'étude du système nerveux en général et du cerveau en particulier, le grand anatomiste décrivit tout d'abord la membrane vasculaire qui tapisse les ventricules et lui donna le nom de choroïde « χοροειδης »⁽¹⁰⁾. Il reconnut que le cerveau donne naissance aux nerfs (il continuait cependant à les appeler *πόροι* : canaux, comme Aristote⁽¹¹⁾), et pensa qu'on pouvait les ranger en deux classes : 1° ceux qui proviennent du cerveau et de la moelle épinière et sont soumis à l'empire de la volonté; 2° ceux qui se rendent des os aux os et des muscles aux muscles. Les premiers seuls servent à conduire les sensations⁽¹²⁾, les autres ne font qu'affermir les articulations(?). Cette conception est bien faite pour montrer la transition que subissait l'idée que l'on se faisait des nerfs. Avant Hérophile, on les confondait avec les tendons — nous n'affirmerions pas que cette opinion ait complètement disparu dans le public — et le médecin de Chalcédoine ne put ruiner complètement le vieux préjugé. Ne décrit-il pas lui-même le ligament rond de la tête du fémur sous le nom de *νεῦρον*, nerf ?⁽¹³⁾.

(8) Galien, *De optima secta*, p. 16.

(9) Id., *Praefatio*, t. I, p. XLIX.

(10) Id., *De usu partium*, lib. VIII, p. 484.

(11) Galien, *De libris propriis*, p. 364.

(12) Rufus d'Ephèse, *De appellatione partium*, lib. II, p. 68.

(13) Antonio Cocchi, *Dell' Anatomia*, p. 83.

Continuant ses découvertes anatomiques, il décrivit le sinus droit du cerveau et lui donna le nom de presseoir⁽¹⁴⁾. La postérité a conservé ce terme en lui faisant désigner le vaste confluent veineux des sinus de la dure-mère. Le nom de *calamus scriptorius*, par contre, est encore appliqué à la rainure longitudinale du plancher ventriculaire qui aboutit en bas au canal de l'épendyme⁽¹⁵⁾. Moins heureux dans ses applications physiologiques, il croyait que la partie postérieure de la voûte crânienne était le siège principal des sensations⁽¹⁶⁾.

L'étude de l'appareil génital lui permit de découvrir les épидидymes — dont il n'entrevoyait pas la fonction⁽¹⁷⁾ — et les ovaires, qu'il comparait aux testicules; on devait d'ailleurs les appeler après lui *testes muliebres*. Il trouvait aux trompes de Fallope une ressemblance avec les canaux demi-circulaires et à l'orifice de la matrice chez une femme enceinte avec l'ouverture de la glotte. Il s'intéressait d'ailleurs tout particulièrement à la pratique obstétricale. Ne forma-t-il pas la première sage-femme, Agnodice ?⁽¹⁸⁾.

Parmi ses autres travaux anatomiques, on peut citer sa définition des veines pulmonaires qu'il appela, eu égard à leur fonction et à leur contenu, artères veineuses, réservant le nom de veines artérielles aux artères de cet organe⁽¹⁹⁾. De même, il établit une distinction parmi les vaisseaux mésentériques, suivant qu'ils se rendent au foie ou se terminent dans les ganglions. Ces derniers portèrent le nom de vaisseaux lactés par la suite⁽²⁰⁾. Au duodénum, il donna le nom que lui dictait sa longueur⁽²¹⁾. Enfin, ses descrip-

(14) Galien, *l. c.*, lib. IX, p. 465; — *De administratione anatomiae*, lib. IX, p. 194.

(15) Soranus apud Oribas, *Coll. medic.*, lib. XXIV, c. XXXI, p. 867.

(16) Galien, *De admin. anat.*, IX, p. 459.

(17) Id., *De semine*, lib. I, p. 234.

(18) Hyginus, *fab.* 274, p. 201.

(19) Rufus, *l. c.*, p. 42.

(20) Galien, *De usu partium*, lib. IV, p. 447.

(21) Id., *ibid.*, p. 473.

tions de l'hyoïde, qu'il nommait παραστάτης, et du foie ne seraient guère déplacées dans des ouvrages modernes.

S'il fut un remarquable anatomiste, il brilla beaucoup moins en physiologie. C'est ainsi qu'il n'avait pas la moindre idée de l'origine des veines et supposait tour à tour qu'elles prennent naissance dans le cœur ou dans le foie ⁽²²⁾. Il admettait un rapport entre les pulsations artérielles et la respiration. Il y aurait eu ainsi une systole et une diastole pulmonaire ⁽²³⁾. Il avait, en effet, une nette prédilection pour l'étude du pouls et fut le premier à en bien connaître les caractères. Il observa avec soin les différences que les pulsations artérielles présentent dans leur ordre, leur force et leur rapidité. Pline nous dit dans ses *Histoires naturelles* : « Arteriarum pulsus... index fere morborum... stabilis aut citatus aut tardus descriptus [fuit] ab Herophilo medicine. » ⁽²⁴⁾. Il allait même plus loin, en déterminait le rythme ⁽²⁵⁾ qu'il comparait aux temps de la musique et en étudiait les variations aux différents âges de la vie ⁽²⁶⁾. Il affirmait que la pulsation n'a pas seulement une cause artérielle, mais que c'est la contraction cardiaque qui la produit ⁽²⁷⁾; les pulsations ne sont-elles pas d'autant plus fortes qu'elles sont plus rapprochées du cœur? Enfin, il donne une savante classification des pouls suivant leur ampleur, qui indique « l'intensité de la force vitale ⁽²⁸⁾. » La fréquence avec laquelle le cite Galien, l'estime que ce dernier portait à un auteur dont il avait adopté bien des points de vue, suffisent à prouver l'autorité du médecin de Chalcédoine. Nous devons faire remarquer que si, dans d'autres branches de l'art médical, il eut moins de bonheur, il s'astreignit toujours du moins à donner aux faits une explication raisonnable. Il avait déclaré que les maladies étaient générale-

(22) Galien, *De dogmat. Hippocr. et Plat.*, lib. VI, p. 302.

(23) Plutarque, *De phys. philos. decret.*, lib. IV, c. xxxi, p. 102.

(24) Pline, lib. XI, § 8, 2.

(25) Galien, *De diff. pulsibus*, lib. II, p. 24.

(26) Pline, lib. XI, c. xxxvii; — lib. XXIX, c. 1.

(27) Galien, l. c., lib. IV, p. 42.

(28) Galien, *De diff. pulsibus*, lib. III, p. 33.

ment provoquées par une altération des humeurs ⁽²⁹⁾; il serait bien facile de donner à cette assertion une tournure moderne, et dire que toute affection morbide est déterminée soit par un déséquilibre physico-chimique du milieu intérieur, soit par une invasion microbienne. Sa théorie de la mort subite (déterminée par la paralysie du cœur) ⁽³⁰⁾ est-elle ridicule ? Il est vrai que l'étiologie d'autres affections paraît plus obscure, telle celle qu'il attribue à la paralysie, provoquée par la cessation de l'influence de la force vitale ⁽³¹⁾.

L'étude de la matière médicale fournit un nouveau champ à son activité. Nous lui devons un ouvrage sur la diététique dont Sextus Empiricus nous a conservé un passage relatif aux avantages que procure la santé. Il manifestait une grande confiance pour les plantes, les appelant « mains de Dieux » et ajoutant que « même les herbes que l'on foule tous les jours aux pieds possèdent de grandes propriétés » ⁽³²⁾.

Dans le domaine purement médical, il reconnut que le squirrhe du foie déterminait l'hydropisie.

On a peine à croire que ce grand savant éclectique ait été le premier à séparer en spécialités bien tranchées les divers moyens d'action de l'art médical : « A cette époque, la médecine fut divisée en trois parties, nous dit Celse ⁽³³⁾, en vue de traiter les maladies, soit par le régime, soit par les médicaments, soit par l'habileté manuelle. La première reçut le nom de diététique, la seconde de pharmaceutique, la troisième de chirurgie. » Quant à l'auteur de cette classification, il partageait son activité entre ces trois branches et en chacune il excellait. Il menait même de front des études philosophiques et recherchait la cause de la vie. Il concluait qu'elle

(29) Id., *De dogmat. Hippocr. et Plat.*, lib. VIII, p. 324.

(30) Caelius Aurelianus, *Chroniques*, lib. II, c. 1, p. 348.

(31) Galien, *De dogmat.*, lib. VIII, p. 324.

(32) Cité par Eloy, p. 512.

(33) Celse, *Praefatio*, l. c. « Iisdem temporibus in tres partes medicina deducta est ut una esset quae victu, altera quae medicamentis, tertia quae manu mederetur. Primam : διαιτητικήν, φαρμακευτικήν, alteram tertiam χειρουργικήν nominaverunt ».

devait résulter de l'action combinée de quatre forces : la nutrition, la chaleur, la pensée et la sensibilité. Le souffle vital, véhiculé par les artères, était dirigé, par suite de leur énergie propre, vers le poumon et vers les membres. Ce portrait, seulement esquissé, suffit pour montrer qu'Hérophile aurait eu une personnalité suffisante pour devenir véritablement un chef d'école. A ses disciples, il légua ses découvertes anatomiques, ses remarquables travaux sur le pouls et sur la matière médicale, mais aussi et surtout une stricte discipline d'esprit qui poussait à raisonner chaque fait en remontant à sa cause déterminante. Ses successeurs surent bien imparfaitement jouir de son héritage; ils en retinrent seulement sa doctrine du pouls, ses ouvrages de thérapeutique et s'ingénièrent à repasser maintes fois le soc dans le sillon tracé sans jamais défricher au delà. Les travaux des élèves se bornèrent en savants commentaires et en disputes scholastiques, maigre récompense des si fructueuses recherches d'Hérophile.

ERASISTRATE

Erasistrate, petit-fils d'Aristote, naquit à Julis, dans l'île de Céos ⁽¹⁾. Il fut successivement le disciple de Chrysippe de Cnide, de Métrodore ⁽²⁾ et de Théophraste ⁽³⁾, qui avait étudié lui-même sous Aristote. D'après Matter ⁽⁴⁾, il aurait eu également comme maître Praxagoras, de Cos. Ce fut peut-être l'entremise de Démétrius de Phalère, maître de la Bibliothèque — c'était un ancien disciple de Théophraste — qui attira ce médecin à Alexandrie. Il avait vécu auparavant à la Cour de Séleucus Nicator, où il aurait réussi une cure brillante faisant ressortir tout autant les qualités du psychologue que du médecin. Bien que la tradition prête semblable aventure à Hippocrate, Galien, et, plus tard, à Avicenne, nous citerons cet épisode inaugural de sa carrière en nous retranscrivant derrière l'autorité d'Appien ⁽⁵⁾, de Lucien ⁽⁶⁾, et une des vies de Plutarque ^(6 bis), dont nous donnons en note la traduction de Kurt Sprengel ^(6 ter).

(1) Suidas, vol. I, p. 849.

(2) Sextus Empiricus, *Adv. Grammat.*, lib. I, c. XII, p. 271.

(3) Galien, *An sanguis natura in arteriis contineatur*, p. 225.

(4) Matter, *Hist. de l'Ec. d'Alex.*, t. II, p. 21.

(5) Appien, *De bello Syr.*, c. CXXVI, p. 204.

(6) Lucien, *De Dea Syria*, p. 664.

(6 bis) Plutarque, *Vie de Démétrius*, p. 907.

(6 ter) Sprengel, *Hist. de la Médecine*, t. I, p. 440 : « Antiochus fils de Séleucus, était devenu éperdument amoureux de sa belle-mère, Stratonice : il ne voulait révéler sa passion à personne et finit par tomber malade. Ce prince gardait le lit, il n'éprouvait aucune douleur, et néanmoins il perdait son embonpoint sans qu'il fût possible d'en découvrir la cause. Le médecin ayant remarqué l'abattement de ses yeux, la faiblesse de sa voix, la pâleur de son teint et les larmes qu'il répandait sans sujet, vit dans cet ensemble de symptômes la preuve d'un amour concentré. Pour éclaircir ses soupçons et décou-

Cette cure, menée à bien grâce à la bienveillance paternelle de Séleucus, aurait rapporté 100 talents d'or à Erasistrate.

Par la suite, il s'adonna surtout à l'anatomie et aux spéculations théoriques. L'étendue et la profondeur de ses connaissances lui valurent une très grosse renommée. Il eut cependant dans sa vieillesse la déception de ne pouvoir se guérir d'un ulcère du pied et s'empoisonna avec le suc de la ciguë ⁽⁷⁾. Sa dépouille mortelle fut déposée dans le mont Mycale, vis-à-vis de Samos ⁽⁸⁾. Il avait en lui deux tendances extrêmement marquées : d'une part, une volonté d'appuyer solidement la théorie sur le fait que son expérience lui aurait fait dûment vérifier — nous rattacherions aujourd'hui cette tendance au déterminisme — d'autre part, le souci de trouver une explication métaphysique pour les phénomènes physiologiques qu'il aurait constatés, spiritualisme pour employer un qualificatif moderne. Il s'éloignait, en somme, d'Hérophile par ses inclinations plus nettement philosophiques, dues peut-être à son hérédité. Il aurait pu être l'auteur du célèbre « il n'y a pas d'effet sans cause » et construire un système philosophique aussi bien qu'une théorie de physiologie. Personnalité d'un haut relief, d'une intelligence claire et analytique, il n'eut pas plus de bonheur qu'Hérophile en ce qui concerne ses disciples. Nous essaierons, comme conclusion à ce travail, de donner une explication à la carence d'esprits vigoureux après la disparition des deux maîtres.

A cause de la place importante qu'occupe Erasistrate parmi les grands médecins de l'Antiquité, nous ne saurions, sans grave omission, nous dispenser d'étudier dans le détail les découvertes ou travaux dont il a enrichi les connaissances médicales.

vrir l'objet d'une passion si violente, il posa la main sur le cœur du malade, dans la chambre duquel il fit venir toutes les femmes du palais. Antiochus n'éprouva aucune agitation; mais, à l'approche de Stratonice, il changea aussitôt de couleur, son cœur battit avec force, il fut inondé de sueur et saisi d'un tremblement général. »

(7) Eloy, *Dictionnaire*, t. II, p. 146.

(8) Suidas, *l. c.*

L'ANATOMISTE. — Comme son prédécesseur, il avait été attiré par l'étude du système nerveux, et principalement par la structure des circonvolutions et des cavités cérébrales ⁽⁹⁾. Il distingua les nerfs moteurs des nerfs sensitifs, mais pensait que les premiers proviennent de la dure-mère, les autres de la substance cérébrale elle-même. Soucieux — et combien l'ont suivi — de trouver un substratum anatomique à l'essence spirituelle, il présumait que les méninges sont le siège de l'âme ⁽¹⁰⁾. Longtemps il observa les vaisseaux et put décrire les valvules de la veine cave. Elles ont conservé le nom de triglochines (τριγλώχινες), qu'il leur avait attribué ⁽¹¹⁾. Soucieux comme toujours de donner une explication tirée de la physiologie à une particularité anatomique, il déclara qu'elles avaient pour action d'empêcher le reflux du sang du cœur dans la veine. Il connut mieux qu'Hérophile la nature et le rôle des vaisseaux lymphatiques abdominaux. Il pensait toutefois que la lymphe ne s'y trouve qu'à certaines époques, habituellement ces vaisseaux ne renferment que de l'air, ce qui est en corrélation avec sa physiologie du système circulatoire. Il décrit encore avec précision la structure du cœur, celle de l'intestin, celle, enfin, du parenchyme hépatique ⁽¹²⁾, et il ajoute que ce dernier sécrète la bile, qui passe dans la vésicule par des conduits inconnus ⁽¹³⁾.

En somme, ses connaissances anatomiques semblent moins étendues que celle d'Hérophile, il l'emporte, par contre, de beaucoup comme physiologiste et comme thérapeute. Nous allons considérer les explications qu'il donnait aux principaux actes de la vie.

LE PHYSIOLOGISTE. — La respiration, selon lui, emplit les artères de pneuma (πνευμα), au souffle. Elles le disperseront dans toutes les parties du corps. Les veines, seules, sont rem-

(9) Galien, *De dogmat. Hippocr. et Plat.*, lib. VII, p. 311-318.

(10) Plutarque, *Physic. philos. decret.*, lib. IV, c. V, p. 84.

(11) Galien, *I. c. p. h.*, lib. VI, p. 303.

(12) Galien, *De compositione medicamentum*, sec. loca. lib. VIII, p. 285.

(13) Id., *De locis affectis*, lib. V, p. 306.

plies de sang, transportent les matériaux nutritifs élaborés dans les intestins et pénètrent dans le foie, à l'endroit qu'il appelle portes de cet organe, ἥπατος πύλαι terme qui s'appliquera plus tard aux vaisseaux eux-mêmes. Cette doctrine du pneuma lui fait donner du pouls l'explication suivante : « Au moment de la contraction des artères, emplies déjà par le pneuma, une nouvelle quantité est poussée dans leur cavité par le cœur, ce qui permet aux artères de se contracter à nouveau par suite de l'impulsion cardiaque. » Cette conception fut longuement combattue par Galien dans le chapitre Εἰ κατὰ φύσιν ἐν ἀρτηρίαις αἷμα περιέχεται, (*Si le sang se trouve naturellement contenu dans les artères*) ⁽¹⁴⁾, auquel nous avons emprunté la citation qui précède. La meilleure preuve que donna le médecin de Pergame consista à sectionner une portion d'artère située entre deux ligatures. Erasistrate avait une vue plus juste lorsqu'il déclarait que le pneuma est indispensable à la nutrition des tissus ⁽¹⁵⁾. Il croyait cependant qu'il pouvait être de deux essences différentes :

1° le souffle vital ou πνεῦμα ζωτικόν, qui agit dans le cœur ;

2° le souffle spirituel : πνεῦμα ψυχικόν, qui exerce son action dans le cerveau.

Il échafaudait, grâce à cette donnée nouvelle, une théorie de la nutrition qui est moderne par bien des points. « Supposez, disait-il, un nerf très délié. Quelle qu'en soit la ténuité, vous pourrez y joindre par la pensée une artère et une veine, de manière que tous trois réunis forment un cordon à trois fils. La liaison intime qui existe entre l'esprit contenu dans l'artère et le sang renfermé dans la veine donne lieu à une application tellement régulière des particules du sang le long des parois (πρὸς τὰ πλάγια) que la partie dans laquelle s'effectue cette opération se trouve nourrie » ⁽¹⁶⁾. Il est étonnant

(14) Galien, t. IV, p. 703, 723, 736.

(15) Id., *ibid.*, p. 222.

(16) Galien, *De natural. facult.*, lib. I, p. 96.

après cela de constater que cet auteur ait pu totalement méconnaître la partie chimique de la digestion pour n'en concevoir qu'une théorie purement mécanique. Il faisait jouer un rôle prépondérant à l'estomac ⁽¹⁷⁾, attribuait la faim à l'état de vacuité de l'organe et prétendait qu'il suffit de comprimer l'abdomen avec un bandage pour faire disparaître cette sensation ⁽¹⁸⁾. Galien lui a sévèrement reproché de n'avoir pas admis une « force assimilatrice » (ἀλλοιωτική δύναμις) ⁽¹⁹⁾.

En ce qui concerne la respiration, il pensait que les poumons sont nourris par un sang pur, léger et plein de pneuma : (αἷματος ξανθοῦ καὶ λεπτοῦ καὶ πνευματώδους). La sécrétion biliaire dépendait, pour lui, de la situation et de la diminution de calibre des canaux qui conduisent le sang surchargé de « parties bilieuses », sans avoir égard à la force attractive, ce qui était conforme au système des péripatéticiens ⁽²⁰⁾. Il n'admettait pas, d'ailleurs, l'utilité du fiel pas plus que celle de la rate ⁽²¹⁾.

Il poussa assez loin l'étude de la génération. Il pensait qu'aux testicules correspondent les ovaires ou testicules femelles. Les uns et les autres sécrètent du sperme, abondant, épais et chaud chez l'homme, imparfait chez la femme. Chez celle-ci, le testicule droit est cependant plus chaud que le gauche, c'est pourquoi les mâles sont engendrés par le mélange du sperme de l'homme avec celui de l'ovaire droit de la femme; tandis que les filles proviennent du mélange avec le sperme du côté gauche ⁽²²⁾. La partie éthérée de la semence développerait la forme et la structure du corps de l'enfant ⁽²³⁾.

Disons enfin qu'il enseigna que les aliments passent par l'œsophage, et non par la trachée, comme l'indiquait la doc-

(17) Id., *ibid.*, lib. III, p. 112.

(18) Aulu Gelle, *Noctium atticarum*, lib. XVI, c. III.

(19) Galien, *l. c.*, lib. II, p. 99.

(20) Galien, *Comm. I in libro de natura humana*, p. 98-100.

(21) Id., *De natural. facult.*, lib. II, p. 100.

(22) Cité par Corlieu, *Les médecins grecs après Galien*, p. 27.

(23) Galien, *De natural.* lib. II, p. 99.

trine de Platon. C'était Erasistrate, du reste, qui avait distingué ce conduit des artères en général, en y accolant l'épithète *τραχηία* (àpre au toucher) ⁽²⁴⁾.

Le MÉDECIN. — Ce fut le fondateur du solidisme, c'est-à-dire qu'il considérait que l'explication des maladies repose sur les troubles que présentent les solides : nerfs, veines, artères. Il avait imaginé une pathogénie bien particulière de la fièvre et de l'inflammation. Elles étaient dues, pensait-il, à la déviations des humeurs et de la substance aérienne. Quand le sang s'insinue dans les artères de gros calibre, il trouble le *pneuma* et donne la fièvre, car le cœur s'en trouve affecté. Quand cette erreur de parcours (ou *παρέμπτωσις*) ne se produit que dans les petits vaisseaux, il y a simplement inflammation ⁽²⁵⁾. Partant de cette conception, il donna de la pneumonie la définition de fièvre localisée aux artères du poumon, et pour la pleurésie inflammation localisée aux artères de la plèvre ⁽²⁶⁾. Il donnait une explication plus inattendue de la paralysie, causée, selon lui, par la déviation de l'humeur qui nourrit les nerfs du mouvement, ce qui, après tout, n'est pas si éloigné de l'étiologie de certaines polynévrites toxiques.

Il attachait beaucoup moins d'importance que ne l'avait fait Hérophile aux modifications du pouls au cours des maladies. Il avait simplement signalé le battement violent qui agite les artères — probablement dans l'insuffisance aortique — sous le nom de *σφόγγος*, qu'avait déjà employé Hippocrate ⁽²⁷⁾. Il respectait d'ailleurs religieusement le Père de la Médecine, et jamais, dans ses écrits, ne l'aurait réfuté personnellement ⁽²⁸⁾.

Un trait dominant de la pratique médicale d'Erasistrate est

(24) Macrobe, *Saturnales*, lib. VII, c. XV, p. 443.

(25) Galien, *De venae sectione adversus Erasist.*, p. 2.

(26) Galien, *Comm. II in lib. de nat. hum.*, p. 27, 298-299.

(27) Galien, *De diff. puls.*, lib. IV, p. 41.

(28) Galien, *De atrabile*, p. 361; — *Comm. I in Hippocr. de vict. acut.*, p. 46.

son horreur pour la saignée. Il la tenait de son maître, Chrysippe de Cnide, et la légua à ses disciples. Il était d'ailleurs conséquent avec lui-même et sa pathogénie de la fièvre. Il pensait que lorsque le sang a troublé les fonctions du pneuma, le malade doit être soumis à un régime sévère et que la meilleure façon d'enrayer le mal est de lier les veines pour empêcher au sang de continuer à s'introduire dans les artères. Si le point de départ était faux, Erasistrate laissait cependant un remède héroïque pour traiter les hémoptysies abondantes. Une seconde objection qu'il faisait à la saignée était l'impossibilité de déterminer exactement la quantité de sang qui doit être soustraite au malade. Tout un chapitre de Galien⁽²⁹⁾ est consacré à condamner sévèrement cette abstention. « Il ne comprend pas, dit-il, comment Erasistrate, qui par ailleurs était si parfaitement savant, qui s'occupait des plus minimes détails de pratique, au point d'indiquer, après avoir prescrit des cataplasmes, la manière d'en faire chauffer les ingrédients, n'a pu faire aucune mention de la saignée (τῇ φλεβοτομίᾳ αὐτοῦ [Erasistrate] λόγον οὐδένα πεποιήται), qui possède une telle importance que les anciens auteurs la considéraient comme un des remèdes les plus efficaces et véritablement inégalable. » Et il cite à l'appui de son dire l'autorité d'Hippocrate, auprès de qui Erasistrate lui paraît « presque négligeable »⁽³⁰⁾. Il sait qu'il doit cette horreur à Chrysippe de Cnide, qui, lui, avait peur de blesser l'artère (διαρῆσαι τὴν ἀρτηρίαν αὐτὴν) et de provoquer ainsi la mort (καὶ ὅτι δείσας τις [le malade] ἔθανεν) par fuite intarissable de son sang. Un anatomiste habile comme Erasistrate n'aurait jamais éprouvé cette crainte, Galien rapporte d'ailleurs, dans les pages qui suivent nos citations le mobile véritable auquel a obéi l'Alexandrin. Le Latin insinue cependant qu'il aurait peut-être eu également cette crainte, car il reconnaît successivement⁽³¹⁾ que l'artère étant le réceptacle (*vas*) de l'esprit,

(29) Id., t. XI, c. III, p. 147.

(30) Galien, *De phlebotomia*, t. XI, c. III, p. 130.

(31) Id., *ibid.*, p. 133-136.

une communication de l'une à l'autre avec blessure de l'artère permettrait à l'esprit vital de s'échapper ou de provoquer l'inflammation, éventualité moins redoutable. Pour accuser le disciple de la crainte maladroite du maître, point n'a été besoin à l'ingénieux auteur d'avoir exprimé sa pensée ouvertement, ce qui aurait pu passer pour un trop grand manque de déférence. Par exemple, il lui reproche directement et avec vivacité de n'avoir pas compris l'utilité de la saignée au point de vue de la désintoxication de l'économie (τὰ περιττώματα δριμύτερον) (32). La nature elle-même ne lui donne-t-elle pas une leçon, elle qui « évacue, par une voie détournée, le sang dont le cours normal ne se fait plus (femmes qui vomissent le sang après la ménopause et — conception essentiellement moderne — saignement de nez des hypertendus cérébraux) (33). Erasisstrate, cependant, a compris ce qu'était la pléthore (34), à qui il a donné son nom (ὁ Ἐρασίστρατος ἔγραψέ σαφῶς τὸ τῆς πληθώρας ὄνομα). Il a longuement étudié ce que nous appellerions aujourd'hui les maladies par ralentissement de la nutrition. Il savait l'importance que présente le facteur alimentaire et donnait de longs conseils sur les excès à éviter; mais au régime il n'avait adjoint que les bains sans se préoccuper le moins du monde de la déplétion sanguine (35). Galien s'irrite en constatant que jamais les quatre syllabes : τέμνειν φλέβα, (couper la veine) n'ont été prononcées ni écrites par le médecin d'Alexandrie. Quel profit n'aurait-on pas tiré, pourtant, de l'association de la saignée à la purgation pour évacuer la pléthore : ἐνῆν γοῖν καὶ διὰ φλεβοτομίας, ἀλλὰ καὶ διὰ καθαρσεώς γε τινος ἐκκενῶσαι τὸ πλῆθος (36). Vues essentiellement vérifiées par l'expérience quotidienne. Cependant l'élève avait également suivi les leçons de son maître, Chrysippe, et avait banni les purgatifs, accusés d'altérer les humeurs et de sus-

(32) Galien, *De phlebotomia.*, p. 157, 160.

(33) Id., *ibid.*, p. 161.

(34-35) Phrases d'Erasistrate citées par Galien (*de venae sectione adversus Erasistratea Romae degentes*), p. 236 à 241, t. XI.

(36) Galien, *De venae sectione*, p. 245.

citer des fièvres putrides ⁽³⁷⁾. Galien ne partageait pas cette manière de voir et reconnaissait seulement que l'on devait modérer leur emploi, car leur usage est nuisible s'il est intempestif; ne privent-ils pas le sang de matériaux utiles ?

Le THÉRAPEUTE. — La thérapeutique d'Erasistrate était extrêmement simple : la modération dans le régime, l'usage fréquent des bains, les lavements et vomitifs, les frictions et les ventouses, l'huile, la simple décoction d'orge et la pratique des exercices lui paraissent bien préférables aux médications compliquées ⁽³⁸⁾. Contre la toux il prescrit l'aconit et le chou, contre la phtisie il recommande une cure de repos, une suralimentation qualitative, et non quantitative, et surtout, en cas d'hémoptysie grave, la ligature des membres à leur racine, qui a été attribuée faussement à Celse ⁽³⁹⁾.

Il avait eu l'énorme mérite de constater que les mêmes médicaments, comme les mêmes aliments produisent un effet différent suivant les individus, et il citait à l'appui de cette thèse que l'hydromel resserre parfois le ventre et que les lentilles provoquent en certains cas d'abondantes garde-robes ⁽⁴⁰⁾. Enfin, il s'érigait en ennemi déclaré des médecins qui traitent les maladies sans avoir le moindre égard pour les causes qui les ont produites ⁽⁴¹⁾. C'est ainsi qu'il ne ponctionnait jamais les ascites, car il pensait que l'évacuation de liquide ne remédiait nullement à la cause de sa formation : l'obstruction du foie ⁽⁴²⁾. Galien devait plus tard professer une semblable opinion. Il écrivait en effet : « Si vous enlevez ce qui nuit, sur-le-champ, la maladie cesse : Κῶν ἀποστήσης τὸ λύπουν, εὐθέως σὺν αὐτῷ παύεται τὸ πάθημα ⁽⁴³⁾. C'est l'aphorisme si souvent cité : « Sublata causa, tollitur effectus. »

Disons cependant qu'autant Erasistrate était partisan d'em-

(37) Id., *ibid.*, p. 13.

(38) Plutarque, *Symposiac.*, lib. IV, qu. I, p. 663.

(39) Cité par Piery et J. Roshem. *Hist. de la tuberculose*, p. 19-23.

(40) Galien, *De facultatibus alimentium*, lib. I, p. 303.

(41) Dioscoride, *Theriaque*, Préface, p. 41.

(42) Celse, lib. III, c. XXI.

(43) Galien, l. c., t. VIII, p. 137.

ployer la médication la plus simple, autant il se montrait hardi dans ses interventions chirurgicales. Il n'hésitait aucunement à ouvrir l'abdomen pour appliquer, dans les abcès du foie par exemple, le remède immédiatement sur la partie malade ⁽⁴⁴⁾. Signalons enfin l'invention qu'il fit du cathéter urétral, auquel il donna la forme d'un s italique ⁽⁴⁵⁾.

Un chercheur aussi infatigable qu'Erasistrate a dû produire, sans nul doute, de nombreux ouvrages. Ils sont malheureusement perdus pour nous, qui ne possédons qu'un traité que, sacrifiant au goût de son époque, il avait composé sur les poisons ⁽⁴⁶⁾.

(44) Caelius Aurelianus, *Chroniques*, lib. III, c. IV, p. 454.

(45) Galien, *Introd.*, t. IV, p. 383.

(46) Scholast. Nicander. *Alexipharmaque*, vers. 641.

LES SUCCESSEURS D'HEROPHILE ET D'ERASISTRATE

Avant de nous occuper des disciples des deux grands médecins alexandrins, nous devons mentionner leur collaborateur Eudème⁽¹⁾, qui borna ses recherches à l'anatomie. Il étudia aussi le cerveau et les nerfs, sans en faire des descriptions plus parfaites que ses contemporains. Ce sont des détails qu'il nous précise : les apophyses styloïdes du temporal, qu'il compare aux ergots du coq⁽²⁾; le pouce et le gros orteil, formés seulement de deux phalanges⁽³⁾; les trompes de Fallope, qui ont des franges⁽⁴⁾. Il décrit le pancréas⁽⁵⁾, mais commet l'erreur de considérer l'acromion comme un os distinct et séparé⁽⁶⁾. Il composa une thériaque à l'usage d'Antonius Philométer, et elle se montra si bienfaisante que sa formule en fut gravée sur la porte du temple d'Esculape⁽⁷⁾.

En passant en revue les successeurs d'Hérophile et d'Erasistrate, nous allons constater que, s'il en existe un assez grand nombre dont le nom ait été conservé, leur localisation dans le temps est plus obscure. Mais ce qui frappe surtout en considérant leurs travaux, c'est de remarquer — sauf de rarissimes exceptions — leur manque évident d'originalité. Ce sont « d'éternels raisonneurs » (le mot est de Sprengel), souvent d'ingénieux sophistes, qui trouveront

(1) Galien, *Commentarii in Hippocrate*, aphor. VI, I, p. 301.

(2) Rufus, p. 35.

(3) Galien, *De usu partium*, lib. III, p. 399.

(4) Id., *De dissectione matricis*, p. 211.

(5) Id., *De semine*, lib. II, p. 246.

(6) Rufus, p. 29.

(7) Cité par le docteur L. Meunier, *Hist. de la médecine*, p. 85.

avant toute chose, dans les travaux de leurs maîtres, mille et un motifs de discussions. Leur grand-œuvre sera de commenter les aphorismes d'Hippocrate, de disputer sur la doctrine héréophilienne du pouls, de composer de confus ouvrages de thérapeutique. Bien rares seront les esprits un peu originaux; nul, en tout cas, ne suivra la voie frayée sur le chemin des sciences anatomique et physiologique, auxquelles devaient cependant rester attachés les noms de leurs deux prédécesseurs.

Nous adopterons, dans les chapitres qui vont suivre, la classification de Matter⁽⁸⁾. Nous allons donc considérer tout d'abord la période qui s'étend de 265 à 135 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire du milieu du règne de Ptolémée II Philadelphe, jusqu'à Ptolémée VII Eupator.

Deux écoles sont en présence : le dogmatisme et l'empirisme. Nous nous étendrons plus longuement dans un des chapitres qui vont suivre sur les doctrines professées par ces deux sectes : contentons-nous de signaler ici que la majorité des héréophiliens furent dogmatiques, tandis que les érasistratéens étaient empiriques de préférence. Nous voulons cependant faire remarquer tout de suite qu'il y eut de nombreuses transactions entre les écoles, et surtout que les règles adoptées par dogmatiques et empiriques ne résument ni l'enseignement ni les directives médicales des maîtres dont ils se recommandaient. Dans ce cas, nous devrions avouer que les mots système, discipline, doctrine, méritent d'être employés, alors que nous en dénoncions l'impropriété dans notre introduction.

HÉROPHILIENS. — Un des tout premiers, *Philinus de Cos*, devait se rendre célèbre par la fondation de la secte empirique (illustration de ce que nous alléguions ci-dessus).

Apollodore de Lemnos dédia quelques ouvrages sur les vins à Ptolémée Soter.

Dioclès de Caryste (Eubée) étudia surtout les maladies des

(8) Matter, *Hist. de l'Ec. d'Alex.*, t. II, c. II, p. 26-30.

femmes. Il écrivit sur la cuisine et les poisons. Il donnait de la colle forte, préparée avec du cartilage de taureau, dans les hémoptysies ⁽⁹⁾.

Démétrius d'Appamée fonda une école où l'on professait la méthode dogmatique ⁽¹⁰⁾. Il divisa les hémorragies en deux classes, suivant qu'elles proviennent ou non d'une lésion des vaisseaux ⁽¹¹⁾. Citons sa très intéressante définition de la léthargie : maladie aiguë accompagnée d'un assoupissement profond ⁽¹²⁾, qui montre qu'il fut peut-être le premier à connaître l'encéphalite épidémique.

Mantias, maître d'Héraclide de Tarente ⁽¹³⁾, écrivit le premier livre sur la préparation des médicaments. Φαρμάκων συνθέσεις παμπόλλων ἄξιων ἐπαίνου πρῶτος, ὧν οἶδα, Μαντίας ὁ Ἡροφίλειος ἔγραψεν, dit Galien ⁽¹⁴⁾. Il laissa, en outre, un ouvrage sur les appareils chirurgicaux et un autre sur les devoirs du médecin ⁽¹⁵⁾ qui peut être considéré comme l'édition princeps de déontologie médicale.

Son disciple, *Héraclide de Tarente*, s'écarte de la voie habituelle des hérophiens par ses tendances empiriques. Il accorda une importance prépondérante à la matière médicale, étudia les plantes, les minéraux et en marqua les propriétés. Il fut, dit-on, le premier à se servir de l'opium pour calmer les douleurs et donner le sommeil. Il se montra partisan convaincu de la diète. Il a produit des ouvrages sur les maladies internes et commenté la doctrine du pouls d'Hérophile ⁽¹⁶⁾.

Bacchius de Tanagra reprit l'étude des hémorragies, et aux causes décrites avant lui : déchirement du vaisseau, « dissolution » du sang, anastomose, il en ajouta une qua-

(9) Eloy, t. II, p. 53.

(10) Caelius Aurelianus, *Chroniques*, lib. V, c. 1, p. 432.

(11) Id., lib. II, c. x, p. 390.

(12) Id., *Acut.*, lib. II, c. 1, p. 73.

(13) Galien, *De compositione medicamentorum. Secunda loca*, lib. VI, p. 232.

(14) Id., *ibid.*

(15) Id., *De fasciis*, p. 581.

(16) Eloy, *Dictionnaire*, t. II, p. 492.

trième : la transsudation⁽¹⁷⁾. Il pensait que le poulx devait se manifester à la fois dans toutes les parties du corps, parce que les vaisseaux sont continuellement remplis de sang⁽¹⁸⁾. Il commenta Hippocrate⁽¹⁹⁾.

Zénon de Laodicée découvrit un grand nombre de médicaments composés. Il fut également un commentateur d'Hippocrate⁽²⁰⁾; Galien cite plusieurs antidotes de son invention⁽²¹⁾.

Apollodore de Tarente, *Apollodore de Citium*, sont cités par Galien, qui emprunta à l'un d'eux un antidote contre le venin de vipère.

Apollonius de Citium, surnommé Mys (le rat) écrivit sur les articulations un ouvrage vanté par Erotien, ainsi que sur les médicaments et sur les antidotes⁽²²⁾. Il fit un traité sur l'épilepsie⁽²³⁾ et définit la pleurésie comme une inflammation de la plèvre et des muscles intercostaux⁽²⁴⁾.

Callimaque fut surtout versé dans la diététique⁽²⁵⁾.

Callianax n'est connu que pour la cruauté avec laquelle il traitait ses malades⁽²⁶⁾. Eloy nous rapporte ce trait : « Un de ses malades, atteint d'un mal dangereux, lui ayant demandé s'il mourrait, il répondit fort crûment par un vers d'Homère qu'on peut traduire ainsi en français : « Patrocle » mourut bien, qui valait plus que vous. »⁽²⁷⁾.

Chryserme pensait que le poulx n'est produit que par la contractilité et l'élasticité artérielles, sans intervention du cœur⁽²⁸⁾.

Andréas de Caryste, qui vécut sous Ptolémée Philopator,

(17) Caelius Aurelianus, *Tard.*, lib. II, p. 390.

(18) Galien, *De diff. puls.*, lib. IV, p. 47.

(19) Id., *Comm. in Aphor.*, VII, 68; p. 328.

(20) Galien, *Comm. in aphor.*, VII, p. 420.

(21) Id., *De antidot.*, lib. II, p. 448-449.

(22) Celse, lib. V, *Praefatio*, p. 194.

(23) Caelius Aurelianus, *Tard.*, lib. I, c. iv, p. 323.

(24) Id., *acut.*, lib. II, c. xiii, p. 110.

(25) Pline l'Ancien, lib. XXI, c. iii, p. 412.

(26) Galien, *Comm. 4 in lib. VI Epidem*, p. 495.

(27) Eloy, t. I, p. 510-511.

(28) Galien, *De diff. puls.*, lib. IV, p. 48.

écrivit de nombreux ouvrages. L'un, le Γάρθρηξ (boîtier, boîte à médicaments), traitait des propriétés des médicaments et des poisons et renfermait des formules de collyres très actifs⁽²⁹⁾. Dioscoride et Celse en parlent avec éloge. Un autre, intitulé περι τῆς ἱατρικῆς γενεαλογίας, c'est-à-dire *de la généalogie des médecins*, rapporte les traditions qu'il avait reçues de ses maîtres. Sur l'hydrophobie, il fit également un traité : le Κυνόλυσσος⁽³⁰⁾. Il pensait que c'est la moelle qui donne naissance au cal dans les fractures⁽³¹⁾ et confectionna un appareil destiné à réduire les luxations du fémur⁽³²⁾. Médecin de Ptolémée Philopator, il l'accompagna dans ses campagnes, et fut tué en 217, peu avant la bataille de Raphia⁽³³⁾.

Nous savons peu de chose sur *Cydias de Mylasa* (en Carie) ni sur *Lysimaque de Cos*.

ERASISTRATÉENS. — *Strabon de Béryte*, ami d'Erasistrate, fut un de ses premiers disciples. Il s'abstenait de la saignée, par crainte de blesser l'artère au lieu de la veine⁽³⁴⁾.

Strabon de Lampsaque, divisa son activité dans l'étude simultanée de la médecine, de la géographie, de l'histoire naturelle et de la philosophie péripatéticienne. Matérialiste, il pensait que le cerveau est le siège des facultés intellectuelles et que l'âme, qui représente pour lui la réunion des diverses sensations, se localiserait dans les paupières⁽³⁵⁾ (p). Il attribuait au nombre 7 la propriété de donner lieu à tous les changements naturels des corps, ce qui prouve qu'il s'attachait également à certaines théories des pythagoriciens.

Lycon de Troas, écrivit des livres qui ne nous sont point parvenus⁽³⁶⁾.

(29) Schol. Nicander, *Theriague*, N. 823.

(30) Caelius Aurelianus, *Acut.*, lib. III, c. ix, p. 218.

(31) Dion Cassius, *Probl.*, 58, p. 30.

(32) Celse, lib. VI, c. vi, p. 298; — lib. VIII, c. xx, p. 467.

(33) Polybe, p. 84.

(34) Galien, *De venae sectione adversus Erasistr.*, p. 1.

(35) Tertullien, *De anima*, c. xv, p. 786.

(36) Diogène, lib. V, s. 63, p. 301; — Apulée, *Apolog.*, p. 463; — Athénée, lib. XII, p. 547.

A *Nicias de Milet*, ami intime d'Erasistrate, le poète Théocrite dédia deux de ses plus belles odes ⁽³⁷⁾.

Apollonius de Memphis, disciple de Strabon de Béryste, laissa un ouvrage de botanique et un travail sur les articulations. Il donna le nom de diabète (de διαβάλω) à la forme d'« hydropisie dans laquelle le malade rend sans cesse ses urines » ⁽³⁸⁾. Lui aussi composa un traité de thérapeutique.

Apollophane se rendit célèbre par son traitement de la pleurésie ⁽³⁹⁾.

On frappa des médailles à l'effigie d'*Apollodore de Séleucie*. Par contre, nous pouvons seulement citer les noms d'*Artémidore de Sida*, de *Charidème* et de son fils, *Hermogène de Tricca*, rien ne subsistant de leurs ouvrages.

(37) Schol. *Theocrit. in argumentum*, XI.

(38) Caelius Aurelianus, lib. III, c. viii, p. 469, cité par Sprengel, t. I, p. 463.

(39) Id., *acut.*, lib. III, c. xiv, p. 224.

LES DERNIERS HEROPHILIENS ET ERASISTRATEENS

Nous venons de constater par la simple énumération des premiers successeurs d'Hérophile et d'Erasistrate que tous, pour ainsi dire, étaient nés hors d'Alexandrie, ce qui apporte une nouvelle justification à la dénomination centre d'études que nous désirons appliquer à cette ville. Le geste de Ptolémée Evergète II, qui, par haine de son frère Philométor, chassa de nombreux savants de sa capitale, contribua encore à la dispersion de ceux qui avaient acquis la pratique médicale à Alexandrie. C'est à Laodicée ⁽¹⁾, où ils établirent une école dans le temple de Carus, que nous retrouverons les hérophiliens; à Smyrne les disciples d'Erasistrate.

HÉROPHILIENS. — Au temps de Strabon (58 av.-21 ap. J.-C.), l'Ecole de Laodicée avait pour chef *Zeuxis*, qui donna des commentaires sur presque tous les ouvrages d'Hippocrate ⁽²⁾. Il avait adopté les principes de l'empirisme.

Alexandre Philalèthe (ami de la vérité) et son disciple *Démosthène Philalèthe* écrivirent sur le pouls des ouvrages cités par Galien ⁽³⁾. Le second fit également sur les maladies des yeux ⁽⁴⁾ un travail estimé, que l'on consultait encore au ^{xiv}^e siècle au temps de Matthaeus Sylvaticus ⁽⁵⁾.

Aristoxène étudia le pouls; il donnait des lavements dans la rage ⁽⁶⁾.

(1) Strabon, lib. XII, p. 869.

(2) Galien, *Comment. in libro κατ'ἱητροῦν*, p. 662.

(3) Galien, *De diff. puls.*, lib. IV, p. 46.

(4) Id., l. c., p. 2.

(5) Cité par Sprengel, t. I, p. 453.

(6) Caelius Aurelianus, *acut.*, lib. III, c. xvi, p. 233.

Héraclide d'Erythrée, disciple de Chryserme, fut un des praticiens célèbres de l'Ecole dogmatique. Sans plus d'originalité toutefois que ses contemporains, il se borna à écrire des commentaires sur les aphorismes d'Hippocrate et à étudier le pouls.

Appollonius de Pergame, surnommé Ther, commente lui aussi Hippocrate. Il rejette la saignée et la remplace par l'application de ventouses ⁽⁷⁾.

Nous n'avons les ouvrages ni d'*Appollonius de Tyr*, ni de *Gajus*.

Dioscoride Phacas ou *Lentinus* (il avait le corps couvert de verrues) ne doit pas être confondu, comme le fait Suidas ⁽⁸⁾, avec le célèbre *Dioscoride d'Anazarbe*. Il vivait à Alexandrie sous le règne de Cléopâtre (69-30) et laissa vingt-quatre livres sur l'art médical ⁽⁹⁾.

ERASISTRATÉENS. — Parmi les derniers érasistratéens, nous citerons :

Isécius, fondateur d'une Ecole aux tendances empiriques ⁽¹⁰⁾. Il acquit une grande réputation, et Pline l'Ancien, qui n'était pourtant pas toujours très tendre pour les médecins, disait de lui : « non parvae auctoritatis medicus » ⁽¹¹⁾. Il laissa une multitude d'écrits sur les plantes, les onguents et les aliments ⁽¹²⁾.

Xénophon de Cos indiquait comme le meilleur remède dans les hémorragies des extrémités la compression du membre avec une ligature ⁽¹³⁾.

Hermocrate, que l'on connaît surtout par le méchant vers que fit contre lui *Martial* à propos d'un homme qui mourut pendant son sommeil :

In sommis medicum viderat Hermocratem ⁽¹⁴⁾.

(7) Galien, *De fasc.*, p. 600.

(8) Suidas, vol. I, p. 604.

(9) Id., *ibid.*

(10) Strabon, XII, p. 245.

(11) Pline, lib. XXVII, c. IV.

(12) Athénée, lib. III, p. 128; lib. VII, p. 288; lib. XV, p. 678.

(13) Caelius Aurelianus, *Tard.*, lib. II, c. XIII, p. 416.

(14) Martial, VIII, p. 74.

Mais avec Hermocrate nous abordons la période qui précède immédiatement Galien. Il nous paraît utile, avant de faire un tableau sommaire de l'état de la médecine à cette époque, de dresser un bilan des travaux qui ont été produits depuis la disparition d'Erasistrate. Nous avons déjà marqué que la somme des nouvelles découvertes n'est pas précisément copieuse. Les multiples traités sur le pouls en ont singulièrement compliqué l'étude. On enseignera au futur praticien qu'il existe un pouls bien rythmé, ou εὐρυθμος ; mal rythmé, ou ἁχρυθμος ; non rythmé, ou ἀρρυθμος ; pararythmé (c'est-à-dire plus qu'il ne convient à l'âge), ou παρὰρρυθμος ; hétérorythmé, ou ἑτερόρρυθμος ; echrhythmé (en dehors des circonstances), ou ἐκρυθμος ; court, ou μύσχυρος ; arachnoïde (filiforme), ou ἀραχνοειδής, et nous en passons ⁽¹⁵⁾. Il est vrai que d'autres branches de l'art médical, telle l'ophtalmologie, s'enrichissent vraiment et permettront à des spécialistes dignes de ce nom — nous pensons à *Démosthène de Marseille* — d'accomplir de profitables travaux. Ce sont, bien entendu, les yeux « rouges », qui sont étudiés avec le plus de fruit, c'est ainsi que, successivement ont été ou seront décrits : l'ectropion, l'entropion, l'hypopyon, l'orgelet (κρίθη), l'ophtalmie, le néphélion, l'épicauma, le leucoma, la mydriase, la nyctalopie, le glaucome, le staphylome, le chémosis, le chalazion, l'amaurose, le plérygion, la lagophtalmie, la cataracte (ὕποχυμα), la myopie et le strabisme. Tous ces états sont décrits sous les mêmes termes dans les ouvrages modernes.

Nous touchons ainsi une époque où règne le désordre provoqué par la multiplication des systèmes. Les praticiens qui viendront après Galien auront ainsi subi les influences successives tout d'abord des maîtres alexandrins, lors du séjour, indispensable s'ils tiennent à leur réputation, qu'ils feront dans la capitale des Lagides; en second lieu, celle de la secte à laquelle ils auront adhéré; celle enfin que leur imposera,

(15) Galien, c. XIX, p. 404. Cité par Corlieu, p. 30.

peut-être à leur insu, la personnalité de Galien, auteur à la fois abondant, profond et subtil. Le chapitre qui va suivre va nous montrer quelle était la nécessité d'une doctrine unique ou, comme le recommandait le médecin de Pergame, le choix raisonné des éléments opportuns contenus dans l'enseignement des diverses écoles.

LES DOCTRINES MEDICALES AU II^e SIECLE DE NOTRE ERE

Il se créa, à Alexandrie, dans les îles et surtout à Rome, de nombreuses sectes au cours du I^{er} siècle après Jésus-Christ. Etant donné que les deux premières en date, le dogmatisme et l'empirisme, avaient eu comme point de départ les méthodes respectives d'Hérophile et d'Erasistrate; que, d'autre part, les nouveaux systèmes avaient pour but de les soutenir ou de les combattre, il nous paraît indispensable d'en faire une situation sommaire au moment de la venue de Galien.

LES DOGMATIQUES. — Ils reconnaissent Hippocrate pour leur chef parce que ce fut lui qui joignit le premier le *raisonnement* à l'expérience. Nous nous rappelons le passage où il blâmait ceux qui ne s'attachent qu'aux symptômes sans tenter d'en pénétrer les causes cachées. Hérophile, apôtre lui aussi du raisonnement, était également considéré comme un de leurs maîtres.

Ils professent que la structure du corps, l'étiologie des maladies, doivent être connues du médecin avant qu'il ait licence d'exercer son art. Les expériences sont certainement utiles, mais doivent être interprétées. Il y a un danger à cette doctrine, c'est l'abus des spéculations théoriques.

LES EMPIRIQUES. — Sérapion d'Alexandrie et Philinus de Cos sont les premiers représentants de cette Ecole, qui, pour avoir le privilège de l'ancienneté sur ses adversaires, prétend remonter à Acron. Ses membres se fondent seulement sur les données de l'expérience et ne retiennent que les causes évidentes. Vouloir rechercher la cause cachée des maladies, c'est vouloir expliquer la nature, qui est incompréhensible. Ils disent aux dogmatiques : « Si le raisonnement vous indique les mêmes choses que l'expérience, il est inutile et superflu.

S'il contredit les données de l'expérience, il vous induit forcément en erreur et par conséquent il est faux et préjudiciable. »

Mais l'expérience n'est pas aussi simple que le *profanum vulgus* se l'imagine. Il en existe, suivant ces doctrinaires, trois sortes :

La première est produite par le hasard, c'est un accident imprévu grâce auquel guérira une maladie. L'exemple souvent cité est le soulagement d'un mal de tête par une perte de sang à la suite de l'ouverture de la veine du front consécutive à une chute.

Deuxième classe d'expérience, celle qui résulte d'un essai heureux : un individu qui vient d'être mordu par un animal venimeux guérit sa blessure en y appliquant la première herbe venue.

La troisième forme, enfin, est celle dans laquelle on répète ce que le hasard, la nature ou l'essai ont indiqué, dans l'espoir d'obtenir pareil succès. Cette dernière espèce constituait l'Art; on l'appelait *observation* ou *autopsie*, réservant le nom d'*histoire* à la narration fidèle des événements, des remèdes et de leurs effets. Mais, comme cette histoire ne peut jamais être complète, ils avaient souvent recours à la *comparaison* d'un cas rencontré précédemment, ce qu'ils appelaient l'abord *épilogisme*, puis *substitutio similis*, la *substitution*.

En somme, observation, histoire, substitution, constituent le trépied de la doctrine empirique.

Cependant, malgré l'intérêt primordial qu'ils attachaient à la pratique, ils n'étaient pas sans reconnaître que le raisonnement est utile au médecin; un automate, disent-ils, ne peut pratiquer la médecine. Mais quelle minime importance possède la connaissance de la cause morbide en comparaison de celle du médicament qui guérit la maladie.

Voici l'opinion de Celse sur ces deux doctrines :

« Les questions agitées entre ces antagonistes ayant été le sujet d'une multitude de volumes et la matière des plus vives disputes, je ne puis me dispenser d'en dire mon avis. Je le

ferai donc avec toute l'impartialité qui convient à un homme qui cherche sincèrement la vérité. Comme je n'ai, ou pour l'un, ou pour l'autre parti, ni prédilection aveugle ni aversion anticipée, il ne me sera pas difficile de garder entre eux un juste milieu. Les causes de la santé et des maladies, la manière dont les esprits sont distribués et les aliments digérés, sont des choses si abstraites et si peu proportionnées à la grossièreté de nos sens que les plus savants médecins ne formeront jamais là-dessus que des conjectures. Mais une conjecture, quelque vraisemblable qu'elle soit, ne nous indiquera jamais avec certitude les remèdes convenables dans une maladie inconnue; c'est à l'expérience à nous déterminer en pareil cas (Celse prend parti malgré sa promesse); l'expérience est le seul guide qu'on puisse suivre prudemment en pareille circonstance » (1).

LES MÉTHODISTES. — Dogmatisme et empirisme ne se partagent pas longtemps seuls la faveur des praticiens. En 25 après Jésus-Christ, Thémison de Laodicée avait établi une nouvelle secte, le méthodisme. Cet auteur avait voulu abrégier la doctrine d'Asclépiade, qu'il jugeait trop vaste et trop difficile (Asclépiade de Pruse, qui longtemps avait enseigné la rhétorique, attribuait la cause des maladies à un défaut de proportion entre les pores et les atomes, ce qui provoquait une obstruction. C'était, selon le mot de Maurice Reynaud (2), la doctrine du « solidisme anatomique »).

Les méthodistes ne s'embarrassent pas de détails inutiles tels que les symptômes des maladies, l'âge et le tempérament des malades. Il n'y a pour eux que deux entités nosologiques : le resserrement (στέγνωσις ou *strictum*) et le relâchement (ζύσις ou *laxum*). Plus tard, ils élargiront leur conception de la pathologie en ajoutant la combinaison des deux états précédents (ἐπιπλοκή ou *mixtum*) (3).

Puisqu'il n'y a que deux sortes de maladies (trois au plus),

(1) Celse, *Praefat*, p. 34.

(2) Maurice Reynaud, thèse sur Asclépiade pour le doctorat ès lettres, 1862.

(3) Galien, *Des sectes*, t. II, p. 344.

il n'y aura que deux ou trois sortes de remèdes, d'où aversion profonde pour les spécifiques des partisans de cette secte simplificatrice. Ils n'aimeront employer ni les diurétiques ni les purgatifs, mais prescriront abondamment les vomitifs, la saignée et la pratique des exercices corporels. Ajoutons que cette doctrine, si elle n'a compté aucun très grand nom des Annales de la médecine, n'en a pas moins possédé certains membres qui ne rougissaient pas d'en vanter la supériorité, comme l'illustre suffisamment ce passage d'Eloy ⁽⁴⁾ sur Thessalus de Tralles : « A Néron il écrivit ainsi une épître : « J'ai fondé une » nouvelle secte, qui est la seule véritable, y ayant été obligé » parce qu'aucun des médecins qui m'ont précédé n'a rien » trouvé d'utile ni pour la conservation de la santé ni pour » chasser les maladies, et Hippocrate lui-même a débité sur » ce sujet plusieurs maximes nuisibles. » Galien vengeait plus tard ses prédécesseurs en appelant les disciples de ce grand homme les « ânes de Thessalus ».

LES PNEUMATICIENS. — Leur doctrine remonte au I^{er} siècle de notre ère. Athénée d'Attalie (en Cilicie, où il naquit en 9) en fut le fondateur.

Galien nous dit qu'il considérait que le feu, l'eau, l'air et la terre ne sont pas de véritables éléments; il donnait seulement ce nom à ce qu'il appelait les « qualités premières » de ces corps, c'est-à-dire la chaleur, l'humidité, le froid, le sec, et il y ajoutait l'esprit qui « pénètre les corps et les conserve à l'état naturel ». C'est l'opinion que chantera Virgile dans les vers :

*Spiritus intus alit : totamque infusa per artus
Mens agitat molem et magno se corpore miscet.*

La souffrance de l'esprit produit la maladie du corps, suivant les pneumaticiens.

LES ÉCLECTIQUES. — L'éclectisme était né de la division du

(4) Eloy, t. IV, p. 388.

méthodisme. Son chef Archigène d'Apamée pratiqua la médecine à Rome, sous Trajan, au commencement du II^e siècle. Cinquante ou soixante ans auparavant, un philosophe d'Alexandrie, Potamon, y avait introduit en philosophie une discipline analogue. Suivant les éclectiques, les données de l'expérience, mais examinées et raisonnées impartialement, doivent déterminer la vérité médicale.

LES ÉPISYNTHÉTIQUES. — Cette nouvelle méthode a vu le jour au II^e siècle, quelque temps après Soranus, grâce à l'entremise de Léonide d'Alexandrie. Son principal but, éminemment louable, était de réunir dogmatiques, empiriques, méthodistes et pneumaticiens.

Telle était la situation de la médecine au moment où parut Galien. Précisons que le plus grand crédit allait alors aux méthodistes, qui l'emportaient sur les dogmatiques, divisés par l'attachement des uns aux doctrines d'Hippocrate, d'autres à celles d'Erasistrate, d'autres enfin à celles d'Asclépiade. Les empiriques étaient l'objet de plus de considération.

Dans un de ses chapitres ⁽⁵⁾, auquel nous avons fait d'abondants emprunts, Galien traitait d' « esclaves » ceux qui ne choisissaient pas indistinctement ce qu'il y avait de profitable dans les écrits de tous les médecins, sans considération de parti. Ailleurs, il fait réfuter les membres d'une doctrine par les partisans d'une doctrine opposée :

« Pourquoi donc, enfin, Dogmatiques et Empiriques, recherchez-vous avec tant de curiosité les modifications que peuvent faire subir le froid, le chaud, l'ébriété, la pléthore sanguine, l'anémie, la façon de se nourrir et le genre de vie. Il faut constater ce qui en résulte et y apporter remède. »
(καὶ τοῦτο γὰρ ἱασθαι) ⁽⁶⁾

Dans un autre passage, il se moque ouvertement des opinions qui divisaient les médecins de son temps et des diffé-

(5) Galien, *De sect.*, t. II, p. 384.

(6) Id., t. I, p. 83.

rentes descriptions qu'ils donnaient pour la même maladie.
« Leur avis se ressemble comme le blanc et le noir. » ὡς τὸ λευκὸν
καὶ τὸ μέλαν » (7). Le grand médecin latin, fidèle à ses prin-
cipes, fut lui-même un éclectique possédant la plus vive admi-
ration pour Hippocrate.

(7) Galien, t. I, p. 109.

DISPERSION DES DERNIERS ALEXANDRINS

Pendant toute la période où se développèrent les différentes sectes dont nous avons parlé, pendant et après la venue de Galien jusqu'à la prise d'Alexandrie par les Arabes, nous serons seulement en présence de praticiens qui vont simplement chercher la consécration de leurs études médicales dans une capitale au passé glorieux. Le médecin va subir l'emprise de nombreuses influences, et il lui faudra un talent exceptionnel pour témoigner de son originalité. Aussi, dans la suite des auteurs que nous allons citer, avons-nous l'intention de ne ranger que ceux qui se sont signalés par quelque recherche nouvelle, par le progrès qu'ils ont pu faire accomplir à leur art. Nous omettons donc sciemment certains auteurs, rangés en général « au nombre des Alexandrins de la décadence », pour ne conserver que les personnalités brillantes grâce auxquelles la capitale put garder si longtemps sa renommée. Mais nous soulignons encore une fois que l'on doit se garder de vouloir rechercher dans leurs ouvrages le cachet spécial qu'aurait pu y imprimer un dogme alexandrin. Aussi bien jamais on n'a davantage considéré la grande cité comme une ville qu'il faut connaître et dans laquelle il sied d'étudier un nombre déterminé de mois pour parfaire son instruction médicale.

Nous ferons cependant mention des deux *Andromaque*, de Crète, qui, l'un et l'autre furent archiatres de Néron, (54-68). Cette dignité, en effet, nous montre l'estime dans laquelle étaient tenus ceux qui avaient étudié à Alexandrie. Non pas

que le titre d'archiatre ait été une innovation des Césars, car une inscription de Délos, publiée par Rosemberg (1), indique qu'il était déjà admis dans la Cour des Ptolémées et des Séleucides. D'après cette inscription (2) l'archiatrie était un poste de confiance qui pouvait être cumulé avec les titres de chef des médecins (ἐπὶ τῶν ἰατρῶν), de parent (συγγενής) du roi Ptolémée, d'exégète et de directeur du Musée. Plus tard, le titre fut dispensé avec plus de générosité, c'est ainsi qu'Oribase, dans un de ses passages, nous signale que l'empereur Hadrien convoqua un jour soixante-douze des plus habiles archiatres du temps, dont lui-même faisait d'ailleurs partie (3). L'archiatrie demeurait cependant une charge fort enviée qui conduisait toujours à la fortune et souvent aux honneurs politiques.

Le célèbre *Dioscoride d'Anazarbe* naquit en Cilicie en 36 avant Jésus-Christ. Il fut le médecin d'Antoine et de Cléopâtre et parcourut à la suite des armées romaines la Grèce, l'Asie Mineure et la Gaule. Il a écrit cinq livres sur la matière médicale qui lui ont valu d'être considéré pendant plusieurs siècles comme l'Oracle de la botanique. C'est un des premiers médecins grecs que les Aldes aient imprimés.

Arétée de Cappadoce naquit environ en 90 après Jésus-Christ. Ce fut un des premiers pneumaticiens, d'après Daniel Le Clerc. Il avait une grande considération pour l'anatomie, décrivait non la marche d'une maladie en général, mais la succession des symptômes que présentaient ses malades. Freind lui attribue une grande importance et l'ensemble de ses travaux la mérite amplement. Ils nous servent, en effet, à connaître les idées qu'on se faisait alors en pathologie mentale et les indéniables progrès qu'Arétée avait fait accomplir à cette branche (4).

(1) Rosemberg, Délos, *Bulletin de correspondance hellénique*, IV, p. 218.

(2) Id., *ibid.*, III, p. 470.

(3) Cité par Corlieu, p. 161.

(4) Cf. la traduction des œuvres d'Arétée par L. Renaud, 1834, d'après l'édition de Kiel de 1829. Cité par Corlieu, p. 83.

Il plaçait dans le cœur le siège du pneuma et pensait que les maladies mentales sont causées par l'atrabile (μέλαινα χολή) ou bile noire. Il les divisait en manie (qu'il ne confondait pas avec la démence sénile) et en mélancolie qui sont, l'une et l'autre, des maladies chroniques.

Il établit une classification des formes suivant les symptômes : gaieté, fureur, pouvant aller jusqu'à l'homicide et au suicide. Il admettait d'ailleurs d'innombrables formes cliniques variant suivant les individus, leur genre de vie, leur instruction. La cause déterminante de la manie et de la mélancolie était une lésion des organes et en particulier du cerveau : τόδε κύρος ἐν τοῖσι σπλάγχχοις ἐστὶ ἐπὶ μανίῃ καὶ μελαγχολίῃ » ⁽⁵⁾. Cette mélancolie, il la définissait comme une tristesse de l'âme, concentrée sur une idée fixe. Elle ne s'accompagnait pas de fièvre : ἔστι δὲ ἀθυμία ἐπὶ μὴ φαντασίῃ, ἄνευ τε πυρετοῦ ⁽⁶⁾. Elle affecte, ajoutait-il, diverses formes, tantôt les malades ont peur du poison, tantôt ils recherchent la solitude, se livrent aux idées superstitieuses, ont le dégoût de la vie. Il avait d'ailleurs bien compris l'importance que pouvait avoir une cause organique telle que l'aménorrhée ou les maladies de l'estomac.

Mais il avait étendu son champ d'études sur le système nerveux en général. A la perte de la sensibilité et de la motricité d'une partie du corps (sans préciser s'il agissait des membres inférieurs), il donnait le nom de *paraplégie*. Il appelait *paralysie* la perte du mouvement et de la sensibilité. Dans le cas où cette dernière seule disparaît, il y a anesthésie (ἀναισθησία), tandis que la parésie signifie seulement faiblesse, atonie. Arétée déclarait encore que, dans les atteintes du cerveau, la paralysie des membres occupait le côté opposé à celui de la lésion à cause de l'entrecroisement des nerfs, tandis que, si la lésion occupe la moelle spinale, la paralysie

(5) *L. c.*, Ed. Kühn, p. 80.

(6) *Ibid.*, p. 75.

siège du même côté⁽⁷⁾. Disons enfin qu'il rapportait à une lésion du cerveau l'épilepsie.

Ce que fit Arétée pour la pathologie du système nerveux, *Soranus d'Ephèse* va l'accomplir pour l'obstétrique. Il avait étudié à Alexandrie, mais vécu surtout à Rome sous les règnes de Trajan et d'Hadrien (II^e siècle). Caelius Aurelianus, qui a commenté ses ouvrages, le considérait comme le plus grand accoucheur qui ait existé et nous devons reconnaître, d'après les travaux qu'il nous a laissés, qu'il méritait cette réputation.

Il signale les différentes présentations fœtales : par la tête, par les pieds, par les fesses et les présentations gémellaires. Il conseillait de faire une version, céphalique ou podalique, dans les présentations transversales.

Un de ses chapitres⁽⁸⁾ : Ἐπιμέλεια δυστοκίας, est entièrement consacré aux présentations dystociques et à la nécessité qu'il y a de les transformer en présentations naturelles. Dans les cas où la version est impossible, il conseille l'application de crochets ou l'embryotomie.

« Pour reconnaître les causes de dystocie, il se servait d'une sorte de spéculum, le δίσπτρον, dont on a trouvé un spécimen dans les ruines de Pompéi⁽⁹⁾.

Il écrivit un ouvrage important sur les maladies des femmes.

Arrivé à *Galien*, nous nous demandons s'il ne serait pas abusif de le ranger parmi les Alexandrins. Certes, il a visité le Musée d'Alexandrie — où les professeurs ne montraient plus à leurs élèves que des squelettes — demeuré au moins trois ans dans la ville (de 23 à 28 ans, d'après Eloy)⁽¹⁰⁾ et fut enfin l'historien des découvertes des deux plus grands praticiens qui y vécurent. Malgré ces raisons, nous ne pouvons consi-

(7) Arétée, *Causes des maladies chroniques*, livre I, chap. VII, même source.

(8) Soramus, Chap. LXIV, Ed. de Ermerins, 1869.

(9) Cité par Corlieu, *Les médecins grecs après Galien*, p. 80.

(10) Eloy, t. II, p. 291.

dérer Galien que comme le chef de l'Ecole romaine. Nous avons maintes fois d'ailleurs emprunté des citations à ses ouvrages, et elles suffisent à nous donner une idée de ses conceptions médicales.

Nous citerons d'Oribase un long fragment de ses écrits pour situer l'état de la chirurgie après Galien. Il s'agit du patricien *Antyllos* qui lui aussi alla exporter son art assez avancé, comme nous allons le constater : il s'agit de la description et de la cure des anévrismes :

« Il existe deux espèces d'anévrismes : dans le premier, l'artère a éprouvé une dilatation locale; dans le second, elle a été déchiré et vomit le sang dans la chair qui est au-dessous... On entend comme une espèce de bruit quand on comprime avec les doigts ceux qui tirent leur origine d'une rupture; dans l'autre cas d'anévrisme, au contraire, aucun bruit ne se fait entendre. Refuser de traiter un anévrisme, comme le voulaient les anciens chirurgiens, est une stupidité, mais il est dangereux aussi de les opérer tous; nous refuserons donc de traiter les anévrismes qui ont leur siège à l'aisselle, à l'aîne et au cou à cause du volume des vaisseaux et de l'impossibilité qu'il y a à les isoler et à les lier... Nous opérerons de la manière suivante ceux qui existent aux extrémités ou à la tête : s'il se présente un anévrisme par dilatation, nous ferons sur la peau une incision droite, dans le sens de longueur du vaisseau; ensuite, écartant à l'aide de crochets les lèvres de la plaie, nous couperons avec précaution toutes les membranes qui séparent la peau de l'artère; avec des crochets mousses, nous isolerons la veine de l'artère et nous mettrons à nu, de tous les côtés, la partie dilatée de ce dernier vaisseau; après avoir introduit au-dessous de l'artère le bouton d'une sonde, nous soulevons la tumeur, puis nous faisons passer le long de la sonde une aiguille munie d'un fil double, de telle manière que le fil se trouve placé au-dessous de l'artère; nous coupons les fils, près de l'extrémité de l'aiguille, de façon qu'il existe alors deux fils à quatre chefs. Saisissant ensuite les deux chefs d'un des fils, nous les amenons dou-

cement vers l'une des deux extrémités de l'anévrisme et nous les nouons avec soin. De la même manière nous amenons aussi l'autre fil vers l'extrémité opposée et, à cet endroit, nous lions l'artère; ainsi l'anévrisme est placé entre deux ligatures. Nous ouvrons ensuite le milieu de la tumeur à l'aide d'une petite incision : de cette manière, tout ce qu'elle contient sera évacué et il n'y aura pas de danger d'hémorragie. Lier, comme il vient d'être dit, l'artère des deux côtés, puis extirper la partie dilatée qui se trouve au milieu est une opération dangereuse; souvent, en effet, la violence et la tension du pneuma artériel repoussent les ligatures⁽¹¹⁾ ». Nous pouvons constater par cette dernière assertion qu'à côté d'une technique opératoire extrêmement étudiée persistaient des réminiscences des idées d'Erasistrate.

Parmi les derniers médecins d'Alexandrie, trois nous semblent enfin mériter une mention spéciale : Aétius d'Amida, Alexandre de Tralles et Paul d'Egine.

Aétius d'Amida était né au v^e siècle en Mésopotamie. Il étudia la médecine à Alexandrie, puis revint à Constantinople. Il étudia tout spécialement les maladies des yeux et les médicaments externes. Il a composé un livre entier sur les emplâtres. Il avait une grande confiance dans la révulsion du cautère et il en multipliait le nombre dans le traitement de l'asthme et de l'empyème. Il n'attachait d'ailleurs aucune importance à l'endroit de leur application et les apposait successivement sur la hanche, le sternum et le temporal⁽¹²⁾. Il traitait l'anasarque par des incisions pratiquées au-dessus de la cheville. Mais ce ne sont ni les pratiques thérapeutiques ni les compilations, à vrai dire fructueuses, des anciens auteurs qui originalisent Aétius. Dans son traité en 16 livres sur la médecine⁽¹³⁾, il apporte la croyance aux charmes, amulettes et tous les spécifiques de la Goétie et de la Théurgie, croyance

(11) Oribase, t. IV, p. 52 et suiv.

(12) Cité par Eloy, t. I, p. 45.

(13) Il nous reste les huit premiers édit. gréco-latine de Janus Cornarius. Lugduni, in folio, 1549.

qui se rencontrait fréquemment à cette époque. On employait alors, pour se préserver des maladies, des amulettes de différentes formes. On les attachait à toutes les parties du corps, d'où le nom de périapta, périammata qu'on leur donnait. Quelques-unes ressemblaient à des pièces de monnaie, qu'on perçait pour les pendre à son cou par un fil. D'autres, en forme d'anneaux, se portaient au doigt; d'autres, enfin, servaient de colliers ou de bracelets, voire de couronnes. Il existait également des formules rituelles, dont celle que cite Corlieu ⁽¹⁴⁾ au sujet d'Aétius lui-même :

« Pour débarrasser les malades des os ou autres corps étrangers qu'ils auraient avalés, il recommandait de dire : « Sors, os, si tu es un os, ou un fétu de paille, ou quoi que tu sois, de même que Jésus-Christ a fait sortir Lazare du sépulcre et Jonas de la baleine. Tenant ensuite la gorge du malade, prononcez ces paroles : « Blaise, martyr et serviteur du Christ, a dit : ou monte ou descends. » ⁽¹⁵⁾.

Disons cependant que cette alliance de foi et de superstition ne l'a pas complètement empêché de faire des constatations médicales intéressantes. Aétius d'Amida fut en effet le premier à décrire les vers qui s'enkystent dans les muscles, et il donna des procédés pour les extraire.

Alexandre de Tralles (Lydie) vécut au ^{vi}^e siècle ⁽¹⁶⁾, sous le règne de Justinien I^{er} le Grand. En tout cas, il est postérieur à Aétius, car il le cite dans ses ouvrages. Son savoir lui valut le nom de Ιατρος, le médecin par excellence. Il eut parfois des trouvailles thérapeutiques, — il était polypharmaque à l'excès, — tel le traitement pour l'évacuation des vers intestinaux par les fleurs et la racine de grenadier ⁽¹⁷⁾. Il avait remarqué que les premières manifestations d'une crise épileptique portaient fréquemment des membres inférieurs. Il avait

(14) Corlieu, p. 120.

(15) Livre VIII, chap. L.

(16) Eloy précise la date de sa naissance, 560, sans s'appuyer sur des documents bien sérieux.

(17) Alexandre de Tralles, lib. XI, p. 484.

nommé αὔραι (le nom est resté) ces signes annonciateurs, et, par la révulsion, empêchait souvent la crise de se déclarer (18).

Il définit le diabète comme une affection provoquant un flux immodéré d'urine et s'accompagnant d'une soif excessive. Il lui donnait une cause exclusivement hépatique. A l'époque d'Alexandre, le diabète sucré n'avait pas été soupçonné (nous savons que la découverte de Willis date de 1674), aussi conseillait-il de boire et de manger abondamment, pour éviter la consommation.

Freind range encore parmi les Alexandrins *Nicolas de Myrepse* et *Palladios*; nous citerons simplement ces auteurs, — ils ont étudié eux aussi la matière médicale sans l'enrichir exagérément — pour ne parler que des travaux de *Paul d'Egine*, que l'on peut considérer comme le dernier médecin ayant étudié à Alexandrie avant la conquête des Arabes. Il vécut donc au ^{vi}^e siècle (Freind) (règne d'Héraclius) et voyagea beaucoup, comme il le dit lui-même dans l'un de ses ouvrages :

*Pauli laborem nosce, qui plurimas
Terras obivi, Ægina natus patria.*

Ce périodeute acquit une grosse réputation d'accoucheur, ce qui justifie le titre que lui donnèrent plus tard les Arabes : Alkavabeli (19). Il a donné par la forme des instruments qu'il employait la première idée du forceps; il connaissait le spéculum. D'après l'historien arabe Grégoire Abulfarage, qui fut à la fois évêque et médecin, il aurait écrit un traité de médecine, résumé net et succinct des ouvrages de Galien et d'Oribase, un livre sur les maladies des femmes et un troisième travail sur la chirurgie. Dans ce dernier, il décrit le colobome dans les maladies des yeux, expose les mêmes idées qu'Antyllos sur les anévrismes, donne des procédés opératoires très étudiés pour la lithotomie et le traitement de l'hydro-

(18) Id., *ibid.*

(19) Eloy, III, p. 495.

Moncourrier.

cèle. Il opérait également sous le contrôle d'une technique qui nous étonne les hernies, les hypospadias et les cancers du sein ⁽²⁰⁾. Il était si peu démodé sous le règne de Henri IV que l'ancienne Faculté de médecine, par un décret en date du 11 juillet 1607, avait prescrit que le livre VI de Paul d'Egine (consacré à la médecine opératoire) servirait à l'enseignement de la chirurgie.

Paul d'Egine fermait l'ère de la médecine gréco-alexandrine classique, dont les Arabes seraient parfois les heureux continuateurs.

(20) *Œuvres de P. d'Egine*, chap. XXII, p. 253-303.

LES CAUSES D'UNE ABSENCE D'UNITE DOCTRINALE

L'étude que nous avons faite des successeurs d'Hérophile et d'Erasistrate nous a suffisamment montré que ces deux grands médecins n'ont pas réellement fait école, n'ont pas eu de disciples pour reprendre les travaux qui leur avaient valu leur gloire. Nous écarterons tout d'abord l'idée de dualité apparente dans la doctrine de ces deux maîtres. Ils voulaient trouver des notions nouvelles dans différentes branches — deux surtout — de l'art médical, et leur mentalité, leur éducation, leur hérédité peut-être, leur avaient fait suivre une route différente pour gagner un but commun. Cette divergence est donc bien légère, et incapable à elle seule d'expliquer la non-viabilité d'une doctrine solide à Alexandrie. Une raison qui présente plus de poids est celle que nous signalions en parlant du Musée. Le splendide isolement, la claustration volontaire des savants qui y vécurent, furent des facteurs certains de disputes scholastiques savantes et vaines et en même temps d'un piétinement imposé à la marche scientifique. Faut-il évoquer une image peu respectueuse, mais nous comparerions presque ces cénobites — nous nous excusons de cet anachronisme — à ces vieilles personnes qui, n'ayant plus aucun rapport avec le monde extérieur, vivent repliées sur elles-mêmes, marmonnant sans cesse d'antiques réminiscences, changeant simplement un mot, une syllabe, de semblable description qu'elles se sont faite la veille...

Mais à un fait aussi important, nous dirons même inattendu, eu égard à la valeur des fondateurs — car Hérophile et Erasistrate méritent ce titre — que la jachère des champs qu'ils avaient commencé à défricher, président de multiples causes. Tout au début de ce travail, nous avons marqué l'im-

portance de l'impulsion initiale donnée par deux princes savants, usant de leurs prérogatives de manière à créer un royaume puissant où seraient respectées et encouragées les sciences susceptibles d'en augmenter le patrimoine. Bien des changements se constateront sous les derniers Ptolémés. Ils vivent au sein d'un faste invraisemblable ⁽¹⁾, entourés d'une multitude de serviteurs, de fonctionnaires, d'oisifs, dont la vie s'écoule dans les bâtiments du palais. Le gouvernement d'un grand peuple est une bien lourde tâche, aussi le roi le remettra-t-il souvent entre les mains d'une mère, d'une femme, d'une sœur. C'est alors que règnent les Bérénice, les Arsinoé, les Cléopâtre. Les maîtresses du roi disposent d'un pouvoir au moins aussi grand et reçoivent, avant et après leur mort, les mêmes honneurs. Stratonice a son temple près de la mer, à Eleusis, comme la reine Arsinoé a le sien sur le promontoire Zéphyrion ⁽²⁾. Ces Ptolémées songent bien moins à l'éclat de la monarchie qu'à la satisfaction des caprices de leurs favoris des deux sexes. Nous ne pouvons donner meilleur exemple de la décadence alexandrine que cette citation d'Athénée ⁽³⁾, rapportée par Couat — il est question du second fils, Alexandre, de Ptolémée VIII, ou Physcon (146-117 av. J.-C.) :

« Dans un royaume déchiré par la discorde, il passait son temps à manger, entouré de courtisanes et de favoris. Appesanti par la graisse, il ne paraît en public qu'appuyé sur deux esclaves. Mais au milieu des repas, emporté par l'excitation des sens, le prince, essoufflé, sautait à terre du haut de son lit de table et, pieds nus, se mettait à danser furieusement, comme un baladin. »

Ajoutons que Ptolémée Evergète avait commis une lourde faute en chassant les savants de son royaume après une révolte dont il les soupçonnait être les instigateurs ⁽⁴⁾.

(1) Athénée, V, p. 196.

(2) Athénée, p. 876 et suiv. Cité par Aug. Couat, p. 24.

(3) Id., XII, p. 549 et suiv.

(4) Athénée, IV, p. 184 e.

Toutes ces causes concouraient à un résultat commun, d'autant mieux qu'il n'y avait jamais existé qu'une école embryonnaire puisque les deux maîtres qui avaient tracé le cadre d'une doctrine n'avaient pas eu de successeurs pour continuer leur tâche. Avant tout, Alexandrie fut un foyer d'émulation intellectuelle, et à ce titre, nous lui sommes redevables des progrès accomplis par la science médicale depuis la mort d'Hippocrate jusqu'à la naissance de Galien. Même lorsque ce dernier eut disparu, elle dispensa le docte enseignement aux praticiens qui firent les plus importantes découvertes. Il ne faut certainement pas chercher dans cette longue suite de travaux une unité de desseins et de moyens, cependant le bilan est encore considérable. Nous en retiendrons surtout la séparation de la médecine en ses trois grandes divisions, qui en permit une étude beaucoup plus approfondie. Nous voulons également insister sur les pratiques chirurgicales en honneur chez les Alexandrins; Celse les a admirés⁽⁵⁾, et nous devons reconnaître qu'ils ont considérablement perfectionné les procédés opératoires. Nous citerons à l'appui de cette assertion les noms des lithotomistes *Ammonius* et *Sostrate*. Le premier avait trouvé un instrument spécial pour briser dans la vessie les calculs d'un trop gros volume⁽⁶⁾. Sa méthode était de saisir la pierre avec un crochet, pour l'empêcher de rentrer, et de la couper ensuite avec cet instrument, mince et émoussé « qu'il posait à-plomb, en prenant garde de ne point offenser la vessie avec l'instrument ou avec les éclats de la pierre » (Daniel Le Clerc)⁽⁷⁾. Sostrate se préoccupa surtout de bandages et de morsures d'animaux venimeux⁽⁸⁾. Nous insistons sur cette question de bandages, parce qu'elle nous montre bien le dernier facteur, le plus important, à notre avis, qui ait empêché les Alexandrins de faire œuvre originale. Il s'agit d'un curieux

(5) Celse, lib. VIII, p. 337.

(6) Celse, lib. VII, c. XXVI, p. 404.

(7) P. 111. Le Clerc remarque ensuite qu'il serait plus juste d'appeler cette opération cystotomie, puisque c'est la vessie que l'on coupe.

(8) Nicandre, *Thériaque*, v. 764.

mélange de nonchalance intellectuelle, d'une part, qui confine l'activité dans une limite déterminée, et, d'autre part, d'amour exagéré du détail, de la minutie, qui ferait d'eux — qu'on nous pardonne ce mot — de véritables myopes de l'esprit. Existe-t-il une meilleure preuve que cette invention citée par Galien⁽⁹⁾ du bandage appelé « boulevard », dû à l'imagination fertile d'Amyntas de Rhodes. Fort minutieusement conçu, il s'adressait exclusivement à la fracture des os propres du nez!...

Défaut de méthode, institutions qui pèchent par quelque endroit, peut-être, avant tout, carence de génie, voici les vices que l'on peut reprocher à une civilisation qui n'était que le reflet, brillant parfois, mais le plus souvent décoloré, du génie hellénique. Ne méconnaissions pourtant pas l'importance de cette période de transition, qui eut des moments glorieux et, avant tout, le mérite de durer. La grande cité aux monuments de marbre attire à elle les plus beaux talents contemporains — le souffle du génie était déjà passé — et leur donne un éclat, une réputation qu'aucune autre ville ne saurait leur dispenser. « L'étude de la médecine y est dans un état si florissant, de nos jours, disait l'historien Flavius Vopiscus, qui vivait sous Dioclétien (284-305), qu'il suffit à un médecin d'avoir étudié à Alexandrie pour mériter l'estime et la confiance du public. »⁽¹⁰⁾ Inclignons-nous donc devant la pérennité d'un centre d'études au sujet duquel on prononce de telles paroles plus de six siècles après sa fondation et admirons le prestige d'une ville qui sut durer et briller d'un tel éclat après la splendeur passée d'Athènes, avant et pendant la magnificence de Rome.

(9) Galien, *De fasciis*, p. 593.

(10) Rapporté par Eloy, t. I, p. 367.

CONCLUSION

La succession d'INDIVIDUALITÉS brillantes (Hérophile et Erasistrate en particulier, Alexandrins d'adoption), à qui la capitale des Lagides doit sa réputation, ont enrichi l'art médical par leurs découvertes anatomiques, leurs procédés opératoires, leurs connaissances en ophtalmologie et en obstétrique. Ces auteurs ont permis enfin la conservation des commentaires d'Hippocrate, préparé les travaux de Galien et posé les premières fondations du déterminisme moderne.

VU, BON A IMPRIMER :

VU : *Le Doyen,*

C. SIGALAS.

Le Président,

P. MAURIAC.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 5 décembre 1934.

Le Recteur de l'Académie,

F. DUMAS.

BIBLIOGRAPHIE

ALBERT (Maurice). — Les Grecs à Rome. Les médecins grecs à Rome. In-8°, Hachette, Paris, 1894.

ALEXANDRE DE TRALLES. — Œuvres. Edition gréco-allemande de Pushmann. 2 vol. in-8°, Vienne, 1878-1879.

AMMIEN Marcellin. — Libri qui supersuent recognovit. V. Gardthausen. Apud Teubnerum. 2 vol. petit in 8°, Lipsiae, 1874-1875.

APPIEN. — Historia Romana. Edidit Ludovic Mendelsohn. 2 vol. in-8°, Lipsiae, 1877.

APULÉE. — Œuvres complètes traduites en français par Victor BÉTOLAUD. 2 vol. in-12, Garnier, Paris, 1862.

ARISTHOPHANE. — Les Nuées, dans Comédies, traduites par Charles ZÉVORT. In-12, Charpentier, Paris, 1890.

ATHÉNÉE. — Banquet des Savants. Traduction, tant sur les textes imprimés que sur les manuscrits, par M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE. 5 vol. in-4°, Lamy, Paris, 1789-1791.

AULU-GELLE. — Noctium atticarum libri post M^r Hertz et Carthesius. Teubner, Leipzig, 1903.

AUSONE. — Œuvres complètes. Trad. CORPET. 2 vol. in-8°, Paris, 1842.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. — De l'Ecole d'Alexandrie. In-8°, Librairie philosophique de Ladrangé, Paris, 1845.

BAYLE et THILLAYE. — Bureau de l'Encyclopédie des sciences médicales. 2 vol. in-8°, Paris, 1840.

BOUCHÉ-LECLERQ. — Histoire des Lagides. 4 vol. in-8°, Leroux, Paris, 1903.

— Histoire des Séleucides (323-64 avant J.-C.), 2 vol. in-8°. Leroux, Paris, 1913-1914.

BRÉHIER (Emile). — Histoire de la philosophie ancienne. T. I-II, in-8°, Alcan, Paris (en cours de publication).

— La philosophie de Plotin. In-8°, Boivin, Paris, 1928.

— Les idées philosophiques et religieuses de Philon d'Alexandrie. 2^e édition revue. Grand in-8°, Vrin, Paris, 1925.

CALLIMAQUE. — Epigrammes et fragments choisis. Trad. Emile CAHEN. In-8°, Les Belles-Lettres, Paris, 1922.

CAELIUS AURELIANUS. — Celerum vel acutarum passionum libri tres. Notes de Jacques DALCHANT. In-8°, Lugduni, 1566.

— Chronicon sive tardarum libri quinque Basileae, 1529.

— Caeli Aureliani Siccensis, medici vetusti, Secta medici; de morbis acutis et chronicis libri octo. Johannes Conradius Hamma recensuit, notulasque adjecit. Accedunt Theod. Janss. Almenoveen in Caelium Aurelianum notae et animadversiones tam propriae quam doctorum virorum ut et ejusdem lexicon Caelianum. Amstellodami, 1709-1729.

CELSE. — Œuvres avec traduction. Collection Nisard, 1852.

CHAMPOLLION-FIGEAC. — Annales des Lagides ou Chronologie des rois grecs d'Égypte, successeurs d'Alexandre-le-Grand. 2 vol. in-8°, Normant, Paris, 1819.

CHAUVET (Emm.). — La philosophie des médecins grecs. In-8°, Em. Thorin, Paris, 1886.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE. — Opera omnia recognovit R. Klotz. 4 vol. in-12. Schwickert, Lipsiac, 1831-1834.

COCCHI (Antonio). — Dell'anatomia, Florence, 1745.

CORLIEU. — Les médecins grecs depuis la mort de Galien jusqu'à la chute de l'Empire d'Orient (210-1453). In-8°, J.-B. Baillière, Paris, 1885.

COUAT (Auguste). — La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées (324-222 avant J.-C.). In-8°, Hachette, Paris, 1882.

CROISSET. — Histoire de la littérature grecque. In-8°, Fontemoing, Paris, 1899.

DAREMBERG (Charles), professeur à la Faculté de médecine de Paris. — Résumé de l'Histoire de la médecine depuis ses origines jusqu'au VIII^e siècle. In-8°, F. Malteste, Paris, 1865.

— Histoire des sciences médicales comprenant l'anatomie, la physiologie, la médecine, la chirurgie et les doctrines de pathologie générale. 2 vol. in-8°, J.-B. Baillière et fils, Paris, 1870.

DAREMBERG, SAGLIO et Ed. POTTIER. — Dictionnaire des antiquités grecques et romaines. Article *medicus* rédigé par S. REINACH. Hachette, Paris, 1877.

DECHAMBRE. — Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales. Article *Ecoles* rédigé par Julien LECLERC. Masson et Asselin, Paris, 1877.

Dictionnaire des Sciences Médicales. Biographie médicale. 7 vol. in-8°, C.-L. Panckouke, Paris, 1820.

DIODORE DE SICILE. — Bibliothecae Historiae quae supersunt. 2 vol. grand in-8°, Ed. Müller, ap. Didot, Parisii, 1855.

DIOGÈNE LAËRCE. — Les vies des plus illustres philosophes de l'Antiquité. Traduites du grec. In-18, Lefèvre, Paris, 1842.

DION CASSIUS. — Histoire romaine, traduite en français avec des

notes critiques par E. Gros. 10 vol. in-8°, Didot, Paris, 1845-1870.

DION CHRYSOSTOME. — Orationes. Recognovit Ludovicus Dinforlius. 2 vol. in-8°, Lipsiae, 1857.

DIOSCORIDE. — Pedani Dioscorides Anazarbei de materia medica libri quinque edidit Max Wellmann. 2 vol. in-8°, Weischmann, Berlin, 1906.

DUJARDIN et PEYRILHE. — Histoire de la chirurgie depuis son origine jusqu'à nos jours. 2 vol. in-4°, Imprimerie Royale, Paris, 1774-1780.

ELOY (F.-S.), conseiller-médecin ordinaire de Son Altesse Royale Mgr le duc Charles de Lorraine et de Bar, etc., et médecin pensionnaire de la ville de Mons. — Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne ou Mémoires disposés en ordre alphabétique pour servir à l'histoire de cette science et à celle des médecins, anatomistes, botanistes, chirurgiens et chimistes de toutes nations. 4 tomes en 2 vol. in-4°, H. Hoyois, imprimeur-libraire, rue de la Clef, Mons, 1778.

EUSÈBE. — Opera. Trad. par G. DINDORPIUS. 4 vol. in-8°, Leipzig, 1867-1890.

FINLAYSSON. — Hérophilus and Erasistratus. A bibliographical demonstration in the library of the Faculty of physicians and surgeons of Glasgow, mars 1913.

FRANCK (Adolphe). — Dictionnaire des sciences philosophiques. Article *Ecole d'Alexandrie* signé Jules SIMON, Paris, 1885.

FREIND. — Histoire de la médecine (sans nom du traducteur). 1 vol in-4°, J. Vincent, 1728.

FUCHS. — Erasistratea. Thèse Leipzig, 1892.

Berlin

FULGENCE. — Fabii Planciadis Fulgentii v. c. opera accedunt Fabii Gordiani Fulgentii v. c. de Aetatibus Mundi et Hominis et S. Fulgent. episcopi super Thebaiden recensuit Rudolfus Helm. In-8°, Bibl. Teubnerienne, Lipsiae, 1898.

GALIEN. — Medicorum Graecorum opera quae exstant, d'après l'édition gréco-latine du D^r Charles Gottlob Kühn. 16 vol. in-8°, Lipsiae, 1821.

GSELL (Stéphane). — Histoire ancienne de l'Afrique du Nord. 8 vol. in-8°, Hachette, Paris, 1918-1930. —

GUARDIA, docteur en médecine et docteur ès lettres. — La médecine à travers les siècles. Histoire de la philosophie. In-8°, J.-B. Baillièrre et fils, Paris, s. d.

HERODIANUS. — Operum reliquiae edidit Auguste Lentz. 2 vol. in-18, Teubner, Lipsiae, 1867-1868.

HERODOTE. — Morceaux choisis, par Ch. LEBAGUE. In-12, Paris, 1871.

HIERONYMUS. — Erasistrati et Erasistrateorum historia. Iena, 1790.

HIPPOCRATE. — Œuvres complètes, traduction nouvelle avec le texte grec en regard collationné sur les manuscrits et toutes les éditions, accompagnée d'une traduction de commentaires médicaux, de variantes et de notes philologiques, par E. LITTRÉ. 10 vol. in-8°, J.-B. Baillièrre, Paris, 1839.

HORACE. — Œuvres traduites et précédées d'études biographiques et littéraires, par PATIN. 2 vol. in-8°, Charpentier, Paris, 1860.

HYGINUS. — Fabulae. In-8°, édit. B. Bunté, Lipsiae, s. d.

IDELER. — Physici et medici. Graeci minores. 2 vol. in-8°, Berlin, 1844.

IDELER. — Physici et medici Graeci minores. 2 vol. in-8°, Berlin, français sous la direction de Théodore REINACH. Leroux, Paris, 1900.

JULIEN. — Quae supersunt praeter reliquias apud Cyrillum omnia recensuit S. Hertleim. 2 vol. in-8°, Lipsiae, 1875-1876.

KOSTOMITIS. — Περὶ ὀφθαλμολογίας καὶ ὠτολογίας τῶν ἀρχ' Ἑλλήνων. Athènes, 1887.

LECLERC (Daniel). — Histoire de la médecine où l'on voit l'origine et les progrès de cet art de siècle en siècle. In-4°, Isaac Van der Kloot, La Haye, 1729.

LECLERC (Julien). — Histoire de la médecine arabe. 2 vol. in-18, 1877.

LUCIEN. — Œuvres traduites du grec avec des remarques historiques et critiques sur le texte de cet auteur et la collation de six manuscrits de la bibliothèque du roi, par BELIN DE BALLU. Bastien, Paris, 1789.

MACROBE. — Œuvres. Trad. COLBET. 9 vol. in-8°, Collection Panckouke, Paris, 1847.

MARTIAL. — Valerii Martialis Epigrammaton libri. Recognovit Walther Gilbert. In-12, Teubner, Lipsiae, 1896.

MASPÉRO. — Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique 3 vol. grd in-8°, Hachette, Paris, 1876.

MATTER. — Histoire de l'Ecole d'Alexandrie comparée aux principales Ecoles contemporaines. 3 vol. in-8°, Hachette, Paris, 1840.

MEUNIER (Dr L.). — Histoire de la médecine depuis ses origines jusqu'à nos jours. In-8°, Le François, Paris, 1924.

NICANDRE. — Thériaque. Trad. In-12, Leipzig, 1836.

ORIBASE. — Œuvres. Trad. de BUSSEMAKER, DAREMBERG et MOLINIER. Collection des médecins grecs et latins de Daremberg. 6 vol. in-8°, J.-B. Baillière et fils, Paris, 1851-1876.

- OROSE. — *Historiarum adversum paganos ex-recensione C. Zange-meisteri*. In-8°, Paris, 1882.
- PARTHEY. — *Das Alexandrinische. Museum*. Berlin, 1838.
- PAUL D'EGINE. — *Edition des œuvres chirurgicales de Paul d'Egine*. Trad. de René BRIAU. 1 vol. in-8°, Paris, 1855.
- PHILOSTRATE. — *Philostratorum et Callistrati opera recognovit Antonius Westermann. Eunapii vitae sophistarum edidit s. o. F. Boissonade*. In-4°, Didot, Paris, 1849.
- PIERY et J. ROSHEM. — *Histoire de la tuberculose*. G. Doin, Paris, 1934.
- PLINE L'ANCIEN. — *Histoires Naturelles*. Traduction en français avec le texte latin rétabli d'après les meilleures leçons manuscrites; accompagnée de notes critiques pour l'éclaircissement du texte et d'observations sur les connaissances des anciens comparées avec les découvertes des modernes. 12 vol. in-4°, Desaint, Paris, 1771-1882.
- PLINE LE JEUNE. — *Lettres de Pline le Jeune, traduites en français par SYLVESTRE DE SACY et J. PIERROT*. Nouv. éd. revue par CABARET DUPATY. In-16, Garnier, Paris, s. d.
- PLUTARQUE. — *Vie des hommes illustres*. Trad. par Al. PIERRON. 4 vol. in-12, Charpentier, Paris, 1877.
- POLYBE. — *Histoire générale de Polybe*. Traduction nouvelle plus complète que les précédentes; précédée d'une notice, accompagnée de notes et suivie d'un index, par M. Félix BOUCHET. 3 vol. in-12, Delahays, Paris, 1847.
- RUFUS D'EPHÈSE. — *Œuvres*. Trad. par Ch. DAREMBERG et C.-E. RUELLE. 1 vol. in-8°, Paris, 1879.
- SÉDILLOT. — *Histoire des Arabes*. In-12, Hachette, Paris, 1854.
- SÉNÈQUE. — *Les œuvres de Lucius Annaeus Seneca, mises en français par Matthieu de CHALVET*. In-8°, Albert, Genève, 1621.

- SEXTUS EMPIRICUS. — Opera. Graece et Latine. 2 vol. in-8°, éditit Fabricius, Leipzig, 1840-1847.
- SIMON (Jules). — Histoire de l'Ecole d'Alexandrie. 2 vol. in-8°, Joubert, Paris, 1845.
- SOCRATE. — Socralis et Socraticorum, Pythagorae et Pythagoreorum quae feruntur epistolae. In-8°, edidit Conradus Orellius, Lipsiae, 1815.
- SPRENGEL (Kurt). — Histoire de la médecine, Trad. par A.-L. JOURDAN. 9 vol. in-8°, Beschet, Paris, 1820.
- STRABON. — Strabonis geographica graece cum versione reficta; accedit index variantis lectionis et tabula rerum nominumque; curantibus C. Müllero et F. Dübnero. 2 vol. in-4°, Didot, Paris, 1853.
- SUÉTONE. — Œuvres traduites en français par de LA HARPE, ref. par CABARET DUPATY. In-8°, Garnier, Paris, 1874.
- SUIDAS. — Suidae historica caeteraque omnia quae ulla ex parte ad cognitionem rerum spectant opera ac studio Hier-Wolfii. In-4°, Barileae. Eusebiis, 1581.
- TATIUS (Achille). — Les amours de Leucippe et de Clitophon. Trad. du grec par DU PERRON DE CASTÉRA. A l'Enseigne du Pot Cassé, Paris, 1930.
- TERTULLIEN. — Apologétique. Texte et commentaires par J.-P. WALTZING. In-8°, Liège, Imprimerie Vaillant-Carman, 1914-1919.
- VACHEROT. (E.). — Histoire critique de l'Ecole d'Alexandrie. 3 vol. in-8°, Librairie philosophique de Ladrangé, 1851.
- VITRUVÉ. — De Architectura. Ed. Lach. In-4°, Amsterdam, 1649.
- WEICHERT. — Ueber das Leben und Gedicht des Apollonius von Rhodus Meissen, in-12, 1821.

